



Leon Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss



3

A L Z I R E,
O U L E S
AMÉRICAINS,
T R A G É D I E
D E
M. DE VOLTAIRE.

Représentée pour la première fois le 27.
Janvier 1736.

Errer est d'un mortel, pardonner est divin.

DUREN. trad. de POPE.



A A M S T E R D A M,
Chez **J A Q U E S D E S B O R D E S.**
M. D C C. X X X V I.
Avec Privilège.

ALEXANDER

DE

AMERICANA

IN

LIBRARY

OF

THE

UNIVERSITY


OF

CHICAGO

1850



A M A D A M E
LA MARQUISE
DU CHASTELET.

 A D A M E,

*Quel foible hommage pour Vous ;
qu'un de ces Ouvrages de Poësie ; qui
* 2 n'ont*

*n'ont qu'un tems, qui doivent leur mé-
rite à la faveur passagere du Public,
& à l'illusion du Théâtre, pour tom-
ber ensuite dans la foule & dans l'ob-
scurité!*

*Qu'est-ce en effet qu'un Roman mis
en action & en vers, devant celle qui
lit les Ouvrages de Géométrie avec la
même facilité que les autres lisent les
Romans; devant celle qui n'a trouvé
dans Locke, ce sage Précepteur du
Genre Humain, que ses propres sen-
timens & l'histoire de ses pensées; en-
fin aux yeux d'une personne, qui, née
pour les agrémens, leur préfère la Vé-
rité?*

*Mais, M A D A M E, le plus
grand génie, & sûrement le plus ac-
sirable, est celui qui ne donne l'exclu-
sion à aucun des Beaux-Arts. Ils
sont tous la nourriture & le plaisir de
l'ame: y en a-t-il dont on doive se
pri-*

priver? Heureux l'esprit que la Philosophie ne peut dessécher, & que les charmes des Belles-Lettres ne peuvent amollir; qui sait se fortifier avec Locke, s'éclairer avec Clarke & Newton, s'élever dans la lecture de Cicéron & de Bossuet, s'embellir par les charmes de Virgile & du Tassé!

Tel est votre génie, MADAME; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre Sexe & de votre Rang, à croire qu'on s'anoblit encore en perfectionnant sa raison, & que l'esprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes pensoient déroger, & les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyoient nés que

pour la guerre, ou pour l'oisiveté; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que Moliere & Despreaux ont jetté sur les Femmes savantes, a semblé, dans un Siècle poli, justifier les préjugés de la Barbarie.

Mais Moliere, ce Législateur dans la Morale & dans les Bienféances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les Femmes savantes, se moquer de la Science & de l'Esprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation; ainsi que, dans son Tartuffe, il a diffamé l'Hypocrisie, & non pas la Vertu.

Si, au lieu de faire une Satire contre les Femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant Despreaux avoit consulté les Femmes de la Cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ses Ouvrages, si bien travaillés, des graces & des fleurs qui leur

leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa Satire des Femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avoit appris l'Astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'Esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si Boileau vivoit encore, lui qui osoit se moquer d'une Femme de condition, parce qu'elle voyoit en secret Roberval & Sauveur, seroit obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumieres des Maupertuis, des Réaumur, des Mairan, des Dufay, & des Cleraut; de tous ces véritables Savans, qui n'ont pour objet qu'une Science utile, & qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre Nation. Nous sommes au tems, j'ose le dire, où il faut qu'un Poëte soit Phi-

*Iosophe, & où une Femme peut l'être
hardiment.*

*Dans le commencement du dernier
Siècle, les François apprirent à ar-
ranger des mots. Le Siècle des cho-
ses est arrivé. Telle qui lisoit autre-
fois Montagne, l'Astrée, & les Con-
tes de la Reine de Navarre, étoit une
Savante. Les Desboullieres & les
Daciers, illustres dans différens gen-
res, sont venues depuis. Mais votre
Sexe a encore tiré plus de gloire de
celles qui ont mérité qu'on fit pour
elles le Livre charmant des Mondes,
& les Dialogues sur la lumiere qui
vont paroître, Ouvrage peut-être com-
parable aux Mondes.*

*Il est vrai qu'une Femme qui aban-
donneroit les devoirs de son état pour
cultiver les Sciences, seroit condamna-
ble, même dans ses succès. Mais,
MADAME, le même esprit qui
mene*

mene à la connoissance de la Vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs.

La Reine d'Angleterre, qui a servi de Médiatrice entre les deux plus grands Métaphysiciens de l'Europe, Clarke & Leibnits, & qui pouvoit les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les soins de Reine, de Femme & de Mere.

Christine, qui abandonna le Trône pour les Beaux-Arts, fut une grande Reine, tant qu'elle régna. La petite fille du grand Condé, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son Ayeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie?

Vous, MADAME, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux Lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles sont votre occupation

* 5

dans

dans l'âge des plaisirs, Vous faites plus; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, MADAME, à chérir, à ofer cultiver les Sciences, quoique cette lumiere, long-tems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de son mérite? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel Empire. On souhaite aux Arts la protection des Souverains: celle de la Beauté n'est-elle pas au-dessus?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un

qu'un nouveau plaisir, & c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des Arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune; c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'Horace dise de lui:

(*) L'Indigence est le Dieu qui m'inspire des Vers.

La rouille de l'Envie, l'artifice des Intrigues, le poison de la Calomnie, l'assassinat de la Satire (si j'ose m'exprimer ainsi) deshonnorent parmi les hommes une profession qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, MADAME, qu'un penchant invincible a déterminé aux Arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure

(*) Paupertas impulit audax ut Versus facerem.

heure ces paroles, que je vous ai sou-
vent répétées, de Cicéron, ce Consul
Romain qui fut le pere de la Patrie, de
la Liberté & de l'Eloquence. () „ Les*
„ Lettres forment la Jeunesse, &
„ sont le charmes de l'âge avancé.
„ La prospérité en est plus brillante.
„ L'adversité en reçoit des consola-
„ tions; & dans nos maisons, dans
„ celles des autres, dans les voyages,
„ dans la solitude, en tous tems, en
„ tous lieux, elles font la douceur de
„ notre vie.

Je les ai toujours aimées pour elles-
mêmes; mais à présent, M A D A-
M E, je les cultive pour vous, pour
mériter, s'il est possible, de passer au-
près de vous le reste de ma vie, dans
le

(*) *Studia Adolescentiam alunt, Senectutem oblec-*
tant, secundas res ornant, adversis perfugium ac so-
ladium præbent; delectant domi, non impediunt fo-
ris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.

le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la Vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec Lucrece, ce Poète Philosophe dont les beautés & les erreurs vous sont si connues:

(*) Heureux! qui retiré dans le Temple des Sages,

Voit en paix sous ses pieds se former les orages;

Qui temple de loin les mortels insensés,

De leur joug volontaire esclaves empressés,

Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre;

Sans

(*) *Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere*

Edita doctrina sapientum templa serena,

Despicere unde queas alios, passimque videre

Errare, atque viam palanteis quarere vitæ

Certare ingenio, contendere nobilitate,

Noctes atque dies niti præstante labore

Ad summas emergere opes, rerumque potiri.

O miseras hominum mentes! O pectora cæca!

Sans penser , sans jouir , ignorent l'art de
vivre ;

Dans l'agitation consumant leurs beaux jours ;
Poursuivant la fortune & rampant dans les
Cours.

O vanité de l'homme ! O foiblesse ! O misere !

*Je n'ajouterai rien à cette longue E-
pître , touchant la Tragédie que j'ai
l'honneur de vous dédier. Comment en
parler, M A D A M E, après avoir par-
lé de vous ? Tout ce que je puis dire , c'est
que je l'ai composée dans votre maison
& sous vos yeux. J'ai voulu la rendre
moins indigne de vous, en y mettant de la
nouveaueté , de la vérité & de la vertu.
J'ai essayé de peindre ce sentiment gé-
nereux , cette humanité , cette grandeur
d'ame qui fait le bien & qui pardonne le
mal , ces sentimens tant recommandés
par les Sages de l'Antiquité , & épurés
dans notre Religion , ces vraies Loix de
la Nature, toujours si mal suivies. Vous
avez*

avez ôté bien des défauts à cet Ouvrage, vous connoissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le Public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, MADAME, périr moins vite que mes autres Ecrits! Il seroit immortel, s'il étoit digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

DE V O L T A I R E.

DIS-



DISCOURS PRÉLIMINAIRE



N a tâché dans cette Tragédie, toute d'invention & d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de Religion l'emporte sur les vertus de la Nature.

La Religion d'un barbare consiste à offrir à ses Dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Etre fidèle à quelques pratiques inutiles & infidèle aux vrais devoirs de l'homme, faire certaines prières & garder ses vices; jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter, voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous
les

les hommes comme ses freres , de leur faire du bien , & de leur pardonner le mal.

Tel est Gusman au moment de sa mort, tel est Alvarès dans le cours de sa vie; tel j'ai peint Henri IV. même au milieu de ses foiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes Ecrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un Etre pensant, on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le desir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes Ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devoient les ensevelir.

Voilà pourquoi la Henriade s'est soutenue malgré les efforts de quelques François jaloux qui ne veulent pas absolument que la France ait un Poëme Epique. Il y a toujours un petit nombre de Lecteurs, qui ne laissent

* *

point

point empoisonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'Auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un Etranger s'étonnoit un jour à Paris d'une foule de Libelles de toute espèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme étoit opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine & l'envie. Non, lui répondit-on; c'est un Citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec Virgile & Locke, qu'avec ses Compatriotes & dont la figure n'est pas plus connue de

de quelques-uns de ses ennemis , que du Graveur qui a prétendu graver son Portrait. C'est l'Auteur de quelques Pièces qui vous ont fait verser des larmes , & de quelques Ouvrages dans lesquels , malgré leurs défauts , vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y regne. Ceux qui le calomnient , ce sont des hommes pour la plûpart plus obscurs que lui , qui prétendent lui disputer un peu de fumée , & qui le persécuteront jusqu'à la mort , uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné.

Cet Etranger se sentit quelque indignation pour les Persécuteurs , & quelque bienveillance pour le Persécuté.

Il est dur , il faut l'avouer , de ne point obtenir de ses Contemporains & de ses Compatriotes , ce que l'on peut esperer des Etrangers & de la

Pos-

Postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'Esprit humain, que la Littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues qui devoient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les Auteurs en se déchirant mutuellement? Ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'Art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule; & que les gens d'esprit rendus souvent par leurs querelles le jouet des Sots, soient les Bouffons d'un Public dont ils devoient être les Maîtres.

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étoient amis; les monumens de leur amitié subsistent, & apprendront à jamais aux hommes que les esprits supérieurs doivent être unis.

Si

Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas au moins avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'Univers avoit les yeux, qui avoient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimoient pourtant & vivoient en freres: & nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous, dont les noms à peine connus dans un coin du Monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit Horison, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un tems de disette, nous avons peu, nous nous l'arrachons. Virgile & Horace ne se disputoient rien parce qu'ils étoient dans l'abondance.

On a imprimé un Livre, *de morbis Artificum: de la maladie des Artistes.*

tistes. La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de deshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites Brochures satiriques, dont nous sommes inondés. On demandoit il n'y a pas long-tems à un homme qui avoit fait je ne sai qu'elle mauvaise Brochure, contre son ami & son bienfaicteur, pourquoi il s'étoit emporté à cet excès d'ingratitude. Il répondit froidement: Il faut que je vive.

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses Ecrits ne doit jamais répondre aux Critiques; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la Fable du Bocalini. „ Un Voyageur,
„ dit-il,

„ étoit importuné dans son chemin
 „ du bruit des Cigales , il s'arrêta
 „ pour les tuer ; il n'en vint pas à
 „ bout , & ne fit que s'écarter de sa
 „ route. Il n'avoit qu'à continuer
 „ paisiblement son voyage ; les Ci-
 „ gales seroient mortes d'elles mêmes
 „ au bout de huit jours ”.

Il faut toujours que l'Auteur s'ou-
 blie ; mais l'homme ne doit jamais
 s'oublier , *se ipsum deserere turpissi-*
imum est. On fait que ceux qui n'ont
 pas assez d'esprit pour attaquer nos
 Ouvrages , calomnient nos person-
 nes : quelque honteux qu'il soit de
 leur répondre , il le seroit quelque-
 fois d'avantage de ne leur répondre
 pas.

On m'a traité dans vingt Libelles,
 d'homme sans Religion ; & une des
 belles preuves qu'on en a apportée, c'est
 que dans Oedipe, Jocaste dit ces vers :

**

4

Les

Les Prêtres ne sont point ce qu'un vain Peuple pense ,

Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé que la Henriade dans plusieurs endroits *sentoit bien son Semipélagien*.

On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'Irreligion, parce que c'est le dernier refuge des Calomnieux. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis Socrate jusqu'à Descartes ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question: Je demande qui a le plus de religion, ou le Calomnieux qui persécute, ou le Calomnié qui pardonne.

Ces mêmes Libelles me traitent
d'hom,

d'homme envieux de la réputation d'autrui ; je ne connois l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satirique, & il est impossible à mon cœur d'être envieux.

J'en appelle à l'Auteur de Radamiste & d'Electre , dont les Ouvrages m'ont inspiré les premiers le desir d'entrer quelque tems dans la même carrière ; ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachoit aux représentations de ses Pièces ; il fait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié. (*)

L'Au-

(*) L'Auteur n'a jamais répondu aux invectives de personne qu'à celles du Poëte Roussau , homme ennemi de tout mérite , Calomniateur de profession , reconnu & condamné pour tel , livré par la Justice à la haine de tous les honnêtes gens , comme le cadavre d'un Criminel qu'il est permis de dissequer pour l'utilité publique.

**

5

L'Auteur ingénieux & digne de beaucoup de considération qui vient de travailler sur un Sujet à peu près semblable à ma Tragédie, & qui s'est exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe & de celles du Nouveau Monde, matiere si favorable à la Poësie, enrichira peut-être le Théâtre de sa Pièce nouvelle. Il verra si je serai le dernier à lui applaudir, & si un indigne amour propre ferme mes yeux aux beautés d'un Ouvrage.

J'ose dire avec confiance que je suis plus attaché aux Beaux-Arts qu'à mes Ecrits: sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand Poëte, un bon Musicien, un bon Peintre, un Sculpteur habile (s'il a de la probité) comme un homme que je dois chérir, comme un frere que
les

PRELIMINAIRE. xxvii

les Arts m'ont donné ; les jeunes gens qui voudront s'appliquer aux Lettres, trouveront en moi un ami, plusieurs y ont trouvé un pere. Voilà mes sentimens ; quiconque a vécu avec moi fait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au Public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma Tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des Critiques est un vain amour propre ; confondre la Calomnie est un devoir.



P R I

PRIVILEGIE.

DE STATEN VAN HOLLAND EN WESTVRIESLAND, doen te weten, alzo ons te kennen is gegeven by Estienne Ledet en Compagnie, en Jaques Desbordes, Burgers en Boekverkopers te Amsterdam, dat zy Supplianten werkelyk bezig waren te herdrukken een Boek genaamt, *Les Oeuvres de Voltaire*, in Octavo, bestaande in de volgende Stukken, te weten, *La Henriade*, *Essay sur le Poëme Epique*, *Pièces Fugitives*, *Oedipe Tragédie*, *Herode & Mariamme Tragédie*, *Brutus Tragédie*, *Zaire Tragédie*, *La Mort de Jules Cesar Tragédie*, *l'Indiscret Comédie*, *Epître sur la Calomnie*, *Lettres sur les Anglois*, *Temple du Goût*, en eenige Stukken die nog stonden te volgen, dienende tot een vervolg van de voorz. *Oeuvres de Voltaire*; en dewyl de Suppln. bedugt waren dat eenige baatzoekende en de Supplⁿ. benydende Menschen mogelyk zouden willen ondernemen de voorgemelde *Oeuvres de Voltaire*, en vervolg na te drukken tot merckelyk nadeel en grote schade van de Supplⁿ. , zo keerden zy Supplⁿ. zig in alle ootmoedigheid tot Ons, gantfch eerbiediglyk verzoekende, dat het Ons goede geliefte mogte zyn de Supplⁿ. gracieuselyk te begunstigen met speciaal Octroy, by 't welke zy Supplⁿ. hare Erven of Actie verkrygende, allen en met Seciussie van allen anderen wierden vergunt om het bovengem. Boek en Vervolg gedurende den tydt van vyftien eerslikomende jaren in deze Provintie te mogen drukken, doen drukken en verkopen, met verbod dat niemant, wie het zy het voorz. Boek en Vervolg, in wat Formaat zulks mögte wezen, in 't geheel of ten deele zoude mogen nadrukken, of elders buiten deze Provintie gedrukt alhier te Lande te brengen,

P R I V I L E G I E.

gen, verruilen of verhandelen of verkopen op zekere grote Poene by de Contraventeurs te verbeuren, en daar van aan de Supplⁿ. te verlenen Brieven van Octroy; zo is 't dat Wy de zaak en het verzoek voorz. overgemerkt hebbende, en genegen wezende ter bede van de Supplⁿ. geconsenteert, geaccordeert en geoctroyeert hebben, consenteren, accorderen en octroyeren hen by deze, dat zy gedurende den rydt van vyftien eerft agter een volgende Jaren het voorz. Boek en Vervolg in diervoegen als zulks by de Supplⁿ. is verzogt en hier voren uitgedrukt staat, binnen den voorz. onzen Landen alleen zullen mogen drukken, doen drukken, uitgeven en verkopen, verbiedende daaromme allen en eenen iegelyken het zelve Boek en Vervolg in geheel of ten deele te drukken, na te drukken, te doen nadrukken, te verhandelen of te verkopen, of elders nagedrukt binnen denzelven onzen Lande te brengen, uit te geven of te verhandelen en verkopen, op verbeurte van alle de gedrukte, ingebrachte, verhandelde of verkogte Exemplaren, en een Boete van drie duizent Guldens daarenboven te verbeuren, te appliceren een derde part voor den Officier die de Calange doen zal, een derdepart voor den Armen ter plaatze daar het casus voorvallen zal, en het restteerende derdepart voor de Supplianten, en dit t'elkens zo menigmaal als dezelve zullen worden agterhaalt; alles in dien verstaande dat Wy de Supplⁿ. met dezen Onzen Octroye alleen willende gratificeeren tot verhoedinge van hare schade door het nadrukken van het voorz. Boek daar door in geenigen deelen verstaan den Inhoude van dien te authoriseren of te advoueren, en veel min het zelve onder Onze protectie en bescherming eenig meerder credit, aanzien of reputatie te geven, maar de Supplⁿ. in cas daar in iets onbehoorlyks zoude influueren

P R I V I L E G I E .

fluereen al het zelve tot haren lafte zullen gehoude
 wezen te verantwoorden tot dien einde wel ex-
 preffelyk begerende dat by aldien zy dezen onzen
 Octroye voor het zelve Boek zullen willen ftellen,
 daar van geene geabrevieerde of gecontraheerde
 mentie zullen mogen maken, nemaar gehouden we-
 zen het zelve Octroy in geheel zonder eenige Omif-
 fie daar voor te drucken, of te doen drucken, en
 dat zy gehouden zullen zyn een Exemplaar van
 het voorfz. Boek en vervolg op groot Pampier ge-
 bonden en wel geconditioneert te brengen in de
 Bibliotheek van onze Univerfiteit tot Leyden bin-
 nen den tyt van zes weken, na dat zy Supplⁿ. het
 zelve Boek zullen hebben beginnen uit te geven,
 op een boete van zes hondert gulden na Expiratie
 der voorfz. zes weken by de Supplⁿ. te verbeuren
 ten behoeve van de Nederduytze Armen van de
 Plaats alwaar de Supplⁿ. wonen, en voorts op Pœ-
 ne van met 'er daat verfteken te zyn van het effect
 van dezen Octroye. Dat ook de Supplⁿ. fchoon
 by het ingaan van dit Octroy een Exemplaar gele-
 vert hebbende aan de voorfz. Onze Bibliotheek by
 zoo verre zy geduurende den tyt van dit Octroy
 het zelve Boek en vervolg zouden willen herdruk-
 ken met eenige Obfervatien, Noten, Vermeerde-
 ringen, Veranderingen, Correctien, of anders,
 hoe genaamt of ook in een ander Formaat, ge-
 houden zullen zyn wederom een ander Exemplaar
 van het zelve Boek en vervolg geconditioneert als
 voren te brengen in de voorfz. Bibliotheek binnen
 dezelve tyd, en op de boete en pœnaliteit als en ten
 einde de Supplⁿ. dezen Onfen confente en Octroy
 mogen genieten als na behoren, laften Wy allen
 en eenen iegelyken dien het aangaan mag, dat zy
 de Supplⁿ. van den inhoude van dezen, doen, laten
 en gedogen, ruftelyk, vredelyk en volmaakte-
 lyk genieten en gebruyken, cefseerende alle be-
 let ter contrarie. Gegeven in den Hage onder Onze

gro.

P R I V I L E G I E.

grote Zegelen, hier aan doen hangen, op den dertigften Maart in 't Jaar Onzes Heeren en Zaligmakers duyſent zeven hondert zes en dertig.

Getekent,

J. G. V. BOETZELAAR.

Aan de Supplianten zyn nevens dit Oâroy ter hand gefelt de Extra& Authenticq haar Ed. Mog. Refolutien van den 23 Juny 1715. en 30 April 1723. ten einde om zig daar na te Reguleeren.

Ter Ordonnantie van de Staten

Getekent,

WILLEM BUYS.

AC.

ACTEURS.

D. GUSMAN, Gouverneur du Pérou.

D. ALVARES, Pere de Gusman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, Fille de Monteze.

EMIRE, }
CEPHANE, } Suivantes d'Alzire.

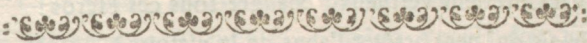
OFFICIERS ESPAGNOLS.

AMERICAINS.

*La Scène est dans la Ville de Los - Reyes
autrement Lima.*



ALZIRE,
OU LES
AMERICAINS,
TRAGÉDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ALVARES, D. GUSMAN.

ALVARES,



U Conseil de Madrid l'Autorité suprême
Pour Successeur enfin, me donne un fils
que j'aime.

Faites regner le Prince & le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un Nouvel Univers :

A 2

Gou-



Gouvernez cette Rive en malheurs trop féconde,
 Qui produit les trésors & les crimes du monde ;
 Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
 Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
 J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique,
 Je montrai le premier au Peuple du Mexique (*)
 L'appareil inouï, pour ces Mortels nouveaux,
 De nos Châteaux aîlés qui voloient sur les eaux :
 Des Mers de Magellan jusqu'aux Astres de l'Ourse,
 Cortez Herman, (†) Pizaro ont dirigé ma course ;
 Heureux, si j'avois pu, pour fruit de mes travaux,
 En Chrétiens vertueux, changer tous ces Héros !
 Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
 Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
 Et j'ai pleuré long-tems sur ces tristes Vainqueurs,
 Que le Ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs.
 Je touche au dernier pas de ma longue carrière
 Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
 S'ils vous ont vu régir, sous d'équitables loix,
 L'Empire du Potoze & la Ville des Rois.

G U S.

(*) L'Expédition du Mexique se fit en 1517. & celle du Pérou en 1525. Ainsi Alvarès a pu aisément les voir. Los-Reyes lieu de la Scène fut bâti en 1535.

(†) On fait quelles cruautés Fernand Cortez exerça au Mexique & Pizaro au Pérou.

TRAGÉDIE.

G U S M A N,

J'ai conquis avec vous ce sauvage Hemisphere,
 Dans ces Climats brûlans j'ai vaincu sous mon Pere;
 Je dois de vous encor apprendre à gouverner,
 Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

A L V A R E S,

Non, non, l'autorité ne veut point de partage:
 Consumé de travaux, apesanti par l'âge,
 Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
 Parle encor au Conseil & règle vos exploits.
 Croiez-moi, les Humains que j'ai trop sù connoître
 Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur
 maître.

Je consacre à mon Dieu trop long-tems négligé,
 Les restes languissans de ma caducité.
 Je ne veux qu'une grace, elle me fera chere,
 Je l'attends comme ami, je la demande en pere.
 Mon fils, remettez-moi ces Esclaves obscurs,
 Aujourd'hui, par votre ordre, arrêtés dans nos murs;
 Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
 Marqué par la Clémence & non par la Justice.

G U S M A N,

Quand vous priez un fils, Seigneur vous comman-
 dez;

A 3

Mais

Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
 D'une Ville naissante encor mal assurée,
 Au Peuple Américain nous défendons l'entrée :
 Empêchons, croyez-moi, que ce Peuple orgueil-
 leux,
 Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;
 Que méprisant nos loix & prompt à les enfreindre,
 Il ose contempler, des Maîtres qu'il doit craindre.
 Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous
 voir
 Qu'armés de la vengeance ainsi que du pouvoir.
 L'Américain farouche est un Monstre sauvage
 Qui mord en frémissant le frein de l'Esclavage:
 Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
 De la main qui le flatte il se croit redouté.
 Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
 Et la sévérité produit l'obéissance.
 Je sai qu'aux Castillans, il suffit de l'honneur,
 Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
 Mais le reste du monde esclave de la crainte
 A besoin qu'on l'opprime & sert avec contrainte ;
 Les Dieux même adorés dans ces Climats affreux
 S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de
 vœux (*).

A L-

(*) On immoloit des hommes en Amérique; mais il n'y
 a aucun Peuple qui n'ait été coupable de cette horrible su-
 perstition.

ALVARES,

Ah mon fils, que je hais ces rigueurs tyraniques!
Les pouvez-vous aimer ces forfaits politiques;
Vous Chrétien, vous choisi pour regner désormais
Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de
paix?

Vos yeux ne sont-ils pas affouvis des ravages
Qui de ce Continent dépeuplent les Rivages?
Des bords de l'Orient, n'étois je donc venu
Dans un Monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer sous ce brûlant Tropicque
Et le nom de l'Europe & le nom Catholique!
Ah! Dieu nous envoyoit, par un contraire choix,
Pour annoncer son nom, pour faire aimer ses Loix:
Et nous de ces Climats, Destructeurs implacables,
Nous & d'or & de sang toujours infatiables,
Deserteurs de ces Loix qu'il falloit enseigner,
Nous égorgions ce Peuple au-lieu de le gagner;
Par nous tout est en sang, par nous tout est en pou-
dre,

Et nous n'avons du Ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inspire la terreur,
Les Espagnols sont craints, mais ils sont en horreur:
Fleaux du Nouveau Monde, injustes, vains, avarés,
Nous seuls en ces Climats, nous sommes les Barbares;

L'Américain farouche en sa simplicité
 Nous égale en courage & nous passe en bonté.
 Hélas! si, comme vous, il étoit sanguinaire,
 S'il n'avoit des vertus, vous n'auriez plus de pere.
 Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
 Avez-vous oublié, que, près de ce séjour,
 Je me vis entouré par ce Peuple en furie
 Rendu cruel enfin par notre barbarie?
 Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
 J'étois seul, sans secours, & j'attendois la mort:
 Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs ar-
 mes;
 Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
 Au-lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
 „ Alvarès, me dit-il, Alvarès est-ce vous?
 „ Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire:
 „ Vivez, aux malheureux servez long-tems de pere:
 „ Qu'un Peuple de Tyrans qui veut nous enchaîner
 „ Du moins par cet exemple apprenne à pardonner;
 „ Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
 „ Du Peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
 Eh bien vous gémissiez, je sens qu'à ce recit
 Votre cœur, malgré vous s'émeut & s'adoucit,
 L'humanité vous parle ainsi que votre pere!
 Ah! si la cruauté vous étoit toujours chere,

De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
 Au vertueux Objet qu'il vous faut attendrir ?
 A la fille des Rois de ces tristes Contrées
 Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées.
 Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
 Par le sang répandu de ses Concitoyens ?
 Ou bien attendez-vous que ses cris & ses larmes
 De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

G U S M A N ,

Eh bien vous l'ordonnez, je brise leurs liens,
 J'y consens ; mais songez qu'il faut qu'ils soient Chré-
 tiens.

Ainsi le veut la Loi : quitter l'Idolâtrie
 Est un titre en ces Lieux pour mériter la vie :
 A la Religion gagnons les à ce prix :
 Commandons aux Cœurs même & forçons les Esprits ;
 De la nécessité le pouvoir invincible
 Traîne aux pieds des Autels un courage inflexible.
 Je veux que ces Mortels, esclaves de ma Loi,
 Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul
 Roi.

A L V A R E S ,

Ecoutez-moi, mon fils, plus que vous je desiré
 Qu'ici la Vérité fonde un nouvel Empire,

A 5

Que

Que le Ciel & l'Espagne y soient sans ennemis,
 Mais les Cœurs opprimés ne sont jamais soumis ;
 J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne,
 Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

G U S M A N,

Je me rends donc Seigneur & vous l'avez voulu,
 Vous avez sur un fils un pouvoir absolu ;
 Oui, vous amoliriez le cœur le plus farouche,
 L'indulgente vertu parle par votre bouche.
 Eh bien, puisque le Ciel voulut vous accorder
 Ce don, cet heureux don de tout persuader,
 C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie ;
 Alzire contre moi par mes feux enhardie,
 Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
 Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux ;
 Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
 De mon cœur trop altier fléchir le caractère,
 Et rampant sous ses loix, esclave d'un coup d'œil,
 Par des soumissions caresser son orgueil.
 Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire,
 Vous seul, vous pouvez tout sur le pere d'Alzire,
 En un mot, parlez-lui pour la dernière fois ;
 Qu'il commande à sa fille & force enfin son choix.
 Daignez... mais c'en est trop, je rougis que mon
 pere

Pour

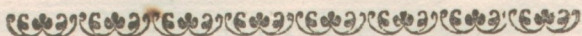
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la priere.

A L V A R E S,

C'en est fait, j'ai parlé, mon fils, & sans rougir
 Monteze a vu sa fille, il l'aura sû fléchir ;
 De sa Famille auguste en ces lieux prisonniere,
 Le Ciel a par mes soins consolé la misere.
 Pour le vrai Dieu Monteze a quitté ses faux Dieux,
 Lui-même de sa fille, a desillé les yeux,
 De tout ce Nouveau Monde Alzire est le modèle,
 Les Peuples incertains fixent les yeux sur elle :
 Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs,
 L'Amérique-à genoux adoptera nos mœurs ;
 La Foi doit y jeter ses racines profondes,
 Votre Hymen est le nœud qui joindra les deux Mon-
 des.

Ces féroces Humains qui detestent nos Loix,
 Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
 Vont d'un esprit moins fier & d'un cœur plus facile,
 Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
 Et je verrai, mon fils, graces à ces doux liens,
 Tous les cœurs désormais Espagnols & Chrétiens.
 Monteze vient ici, mon fils, allez m'attendre
 Aux Autels, où sa fille avec lui va se rendre.

S C E.



S C E N E II.

ALVARES, MONTEZE.

A L V A R E S,

EH bien votre sagesse & votre autorité
Ont d'Alzire en effet, fléchi la volonté?

M O N T E Z E,

Pere des Malheureux, pardonne si ma fille,
Dont Gusman détruisit l'Empire & la Famille,
Semble éprouver encor un reste de terreur,
Et d'un pas chancelant, marche vers son Vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma Patrie
Ont révolté ma fille en ces Climats nourrie;
Mais tous les préjuges s'effacent à ta voix,
Tes mœurs nous ont appris à révéler tes loix;
C'est par toi que le Ciel à nous s'est fait connoître,
Notre esprit éclairé te doit son nouvel être,
Sous le fer Castillan ce Monde est abbatu,
Il cède à la puissance & nous à la Vertu.
De tes Concitoyens la rage impitoyable
Auroit rendu comme eux leur Dieu même haïssable,
Nous detestions ce Dieu qu'annonça leur fureur,

N O U S

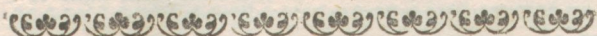
Nous l'aimons dans toi seul , il s'est peint dans ton
cœur ,

Voilà ce qui te donne & Monteze & ma fille.
Instruits par tes vertus , nous sommes ta famille,
Sers lui long-tems de pere ainsi qu'à nos Etats :
Je la donne à ton fils , je la mets dans ses bras ,
Ainsi que le Potoze , Alzire est sa conquête :
Va dans ton Temple auguste en ordonner la fête,
Va , je crois voir des Cieux les Peuples éternels ,
Descendre de leur Sphere & se joindre aux Mortels.
Je réponds de ma fille , elle va reconnoître
Dans le fier Don Gusman son époux & son maître.

A L V A R E S ,

Ah ! puisqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Monteze , au tombeau je descends trop heureux.
Toi qui nous découvris ces immenses Contrées,
Rends du Monde aujourd'hui les bornes éclairées :
Dieu des Chrétiens , préside à ces vœux solennels ,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes Autels ;
Descends , attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu , je vais presser cet heureux Hymenée,
Adieu , je vous devrai le bonheur de mon fils.

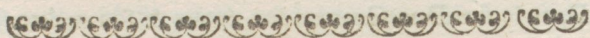
S C E.



S C E N E III.

M O N T E Z E *seul,*

Dieu destructeur des Dieux que j'avois trop ser-
vis,
Protege de mes ans la fin dure & funeste,
Tout me fut enlevé ; ma fille ici me reste,
Daigne veiller sur elle & conduire son cœur.



S C E N E IV.

M O N T E Z E, A L Z I R E.

M O N T E Z E,

MA fille, il en est tems, consens à ton bonheur,
Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
Par ta félicité fais le bonheur du Monde ;
Protege les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs,
Remonte au rang des Rois, du sein de la misère,
Tu dois à ton état plier ton caractère:
Prends un cœur tout nouveau. Viens, obéis, suis-
moi,

Et

Et renais Espagnolle , en renonçant à toi,
Seche tes pleurs , Alzire , ils outragent ton pere.

A L Z I R E ,

Tout mon sang est à vous , mais si je vous suis
chere ,
Voiez mon desespoir & lisez dans mon cœur.

M O N T E Z E ,

Non , je ne veux plus voir ta houteuse douleur ,
J'ai reçu ta parole , il faut qu'on l'accomplisse.

A L Z I R E ,

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice ;
Mais , quel tems , justes Cieux pour engager ma foi !
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi ,
Où de ce fier Gusman le fer osa détruire ,
Des enfans du Soleil , le redoutable Empire :
Que ce jour est marqué par des signes affreux !

M O N T E Z E ,

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheu-
reux ;
Quitte un vain préjugé l'Ouvrage de nos Prêtres ,
Qu'à nos Peuples grossiers ont transmis nos Ancê-
tres.

A L-

Au même jour hélas! le vangeur de l'Etat,
 Zamore mon espoir périt dans le combat,
 Zamore mon Amant, choisi pour votre gendre.

M O N T E Z E ,

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre,
 Les Morts dans le tombeau n'exigent point ta foi,
 Porte, porte aux Autels un cœur maître de foi;
 D'un amour insensé pour des cendres éteintes
 Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
 Tu dois ton ame entière à la Loi des Chrétiens,
 Dieu t'ordonne par moi de former ces liens,
 Il t'appelle aux Autels; il règle ta conduite,
 Entens sa voix.

A L Z I R E ,

Mon Pere, où m'avez-vous réduite!
 Je fai ce qu'est un pere, & quel est son pouvoir,
 M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
 Et mon obéissance a passé les limites,
 Qu'à ce devoir sacré la Nature a prescrites;
 Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux,
 Mon cœur changé par vous abandonna ses Dieux.
 Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées
 Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaissées:

Mais

Mais vous , qui m'assûriez , dans mes troubles cruels ,
 Que la paix habitoit aux pieds de ses Autels ,
 Que sa Loi , sa Morale & consolante & pure ,
 De mes sens desolés guériroit la blessure ,
 Vous trompiez ma foiblesse ! Un trait toujours vain-
 queur ,
 Dans le sein de ce Dieu , vient déchirer mon cœur.
 Il y porte une image à jamais renaissante ,
 Zamore vit encor au cœur de son Ainante.
 Condamnez , s'il le faut , ces justes sentimens ,
 Ce feu victorieux de la mort & du tems ,
 Cet amour immortel ordonné par vous-même.
 Unissez votre fille au fier Tyran qui m'aime ,
 Mon Pays le demande , il le faut , j'obéis :
 Mais tremblez , en formant ces nœuds mal assortis ;
 Tremblez , vous qui d'un Dieu m'annoncez la ven-
 geance ,
 Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
 Promettre à cet Epoux , qu'on me donne aujourd'hui ,
 Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

M O N T E Z E.

Ah , que dis-tu ma fille ! épargne ma vicillesse
 Au nom de la Nature , au nom de la tendresse !
 Par nos destins affreux que ta main peut changer ,
 Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager ,
 Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.

B

Ai-je

Ai-je fait un seul pas, que pour te rendre heureuse?
 Jouïs de mes travaux; mais crains d'empoisonner
 Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
 Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
 Par la main du devoir est à jamais tracée.
 Ce Monde gémissant te presse d'y courir,
 Il n'espere qu'en toi, voudrais-tu le trahir?
 Apprens à te dompter.

A L Z I R E,

Faut-il apprendre à feindre?
 Quelle science, hélas!



S C E N E V.

D. GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN,

J'Ai sujet de me plaindre
 Que l'on oppose encor à mes empressements
 L'offensante lenteur de ces retardemens.
 J'ai suspendu ma loi, prête à punir l'audace
 De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
 Ils sont en liberté; mais j'aurois à rougir,
 Si ce foible service eût pu vous attendrir.

J'at.

J'attendois encor moins de mon pouvoir suprême,
 Je voulois vous devoir à ma flamme, à vous-même,
 Et je ne pensois pas, dans mes vœux satisfaits,
 Que ma félicité vous coûtât des regrets.

A L Z I R E ,

Que puisse seulement la colere celeste
 Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
 Vous voyez quel effroi me trouble & me confond,
 Il parle dans mes yeux, il est peint sur mon front.
 Tel est mon caractère, & jamais mon visage
 N'a de mon cœur encor démenti le langage.
 Qui peut se déguiser pourroit trahir sa foi,
 C'est un art de l'Europe, il n'est pas fait pour moi.

G U S M A N ,

Je vois votre franchise & je fai que Zamore
 Vit dans votre mémoire & vous est cher encore.
 Ce Cacique (*) obstiné vaincu dans les combats
 S'arme encor contre moi de la nuit du trépas ;
 Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre ?
 Cessez de m'offenser & cessez de le plaindre ;

Votre

(*) Le mot propre est Inca ; mais les Espagnols accoutumés dans l'Amérique. Septentrionale au titre de Cacique, le donnerent d'abord à tous les Souverains du Nouveau Monde.

Votre devoir, mon nom, mon cœur en sont blef-
lés,

Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

A L Z I R E,

Ayez moins de colere & moins de jalousie,

Un rival au tombeau doit causer peu d'envie.

Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.

De ce Monde opprimé Zamore étoit l'espoir,

Sa foi me fut promise, il eut pour moi des charmes,

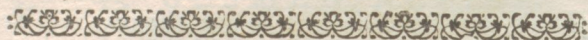
Il m'aima: son trépas me coûte encor des larmes.

Vous, loin d'oser ici condamner ma douleur,

Jugez de ma constance & connoissez mon cœur;

Et quittant avec moi cette fierté cruelle,

Méritez, s'il se peut, un amour si fidelle.



S C E N E VI.

G U S M A N *seul,*

SOn orgueil, je l'avoue, & sa sincérité
Etonne mon courage & plaît à ma fierté.

Allons, ne souffrons pas que cette humeur altiere

Coûte plus à dompter que l'Amérique entiere;

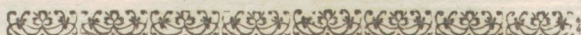
La

La grossiere Nature, en formant ses appas,
Lui laisse un cœur sauvage, & fait pour ces Climats,
Le devoir fléchira son courage rebelle,
Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle:
Que l'Hymen en triomphe & qu'on ne dise plus,
Qu'un Vainqueur & qu'un Maître essuya des refus.





A C T E II.



S C E N E P R E M I E R E.

ZAMORE, AME'RICAINS.

ZAMORE,



Mis de qui l'audace, aux Mortels peu com-
mune,

Reçoit dans les dangers & croît dans l'in-
fortune;

Illustres Compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
Vivrons-nous sans servir Alzire & la Patrie,
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,
Sans venger mon Pays qu'a perdu sa fureur ?
Dieux impuissans ! Dieux vains de nos vastes Con-
trées !

A des Dieux ennemis vous les avez livrées :
Et six cens Espagnols ont détruit sous leurs coups

Mon

Mon Pays & mon Trône & vos Temples & vous.
 Vous n'avez plus d'Autels & je n'ai plus d'Empire,
 Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire:
 J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
 Dans les sables mouvans, dans le fond des Forêts;
 De la Zone brûlante & du milieu du Monde
 L'Astre du jour (*) a vu ma course vagabonde
 Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos Climats
 Il ramene l'Année & revient sur ses pas.
 Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance
 A mes vastes desirs ont rendu l'espérance;
 Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
 Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
 Nous avons rassemblé des mortels intrépides,
 Eternels ennemis de nos Maîtres avides,
 Nous les avons laissés dans ces Forêts errans
 Pour observer ces murs bâtis par nos Tyrans.
 J'arrive, on nous fait; une foule inhumaine
 Dans des gouffres profonds nous plonge & nous en-
 chaîne.
 De ces lieux infernaux on nous laisse sortir,
 Sans que de notre sort on nous daigne avertir.
 Amis où sommes-nous? Ne pourra-t-on m'instruire
 Qui

(*) L'Astronomie, la Géographie, la Géométrie étoient
 cultivées au Pérou. On traçoit des Lignes sur des Colomnes
 pour marquer les Equinoxes & les Solstices.

Qui commande en ces Lieux , quel est le fort d'Alzire?

Si Monteze est esclave & voit encor le jour,
S'il traîne ses malheurs en cette horrible Cour?
Chers & tristes Amis du malheureux Zamore
Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

U N A M E' R I C A I N,

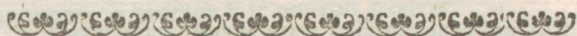
En des lieux différens , comme toi , mis aux fers,
Conduits en ce Palais par des chemins divers,
Etrangers , inconnus chez ce Peuple farouche
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné , digne d'un meilleur sort,
Du moins si nos Tyrans ont résolu ta mort ,
Tes amis avec toi , prêts à cesser de vivre,
Sont dignes de t'aimer , & dignes de te suivre.

Z A M O R E ,

Après l'honneur de vaincre , il n'est rien sous les
Cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laisser en mourant des fers à sa Patrie,
Périr sans se venger , expirer par les mains
De ces Brigands d'Europe & de ces Assassins ,
Qui de sang enivrés , de nos trésors avides,
De ce Monde usurpé desolateurs perfides,

Ont

Ont osé me livrer à des tourmens honteux ,
 Pour m'arracher des biens plus méprifables qu'eux ;
 Entraîner au tombeau des Citoyens qu'on aime ,
 Laisser à ces Tyrans la moitié de foi-même ,
 Abandonner Alzire à leur lâche fureur ;
 Cette mort est affreuse & fait frémir d'horreur.



S C E N E II.

ALVARES, ZAMORE,
 AMERICAINS.

ALVARES,

Soyez libres, vivez.

ZAMORE,

Ciel! que viens-je d'entendre!

Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre !
 Quel Vieillard ou quel Dieu vient ici m'étonner !
 Tu parois Espagnol & tu fais pardonner !
 Es-tu Roi? Cette Ville est-elle en ta puissance?

ALVARES,

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

B 5

Z A-

A L Z I R E,

Z A M O R E,

Quel est donc ton dessein Vieillard trop généreux!

A L V A R E S,

Celui de secourir les mortels malheureux.

Z A M O R E,

Eh! qui peut t'inspirer cette auguste clémence!

A L V A R E S,

Dieu, ma Religion & la reconnoissance.

Z A M O R E,

Dieu, ta Religion! Quoi ces Tyrans cruels,
 Monstres desaltérés dans le sang des Mortels,
 Qui dépeuplent la Terre & dont la barbarie
 En vaste solitude a changé ma patrie,
 Dont l'infame avarice est la suprême loi,
 Mon pere! ils n'ont donc pas le même Dieu que
 toi?

A L V A R E S,

Ils ont le même Dieu, mon fils, mais ils l'outra-
 gent;
 Nés sous la Loi des Saints, dans le crime ils s'enga-
 gent.
 Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir,
 Tu connois leurs forfaits, mais connois mon devoir.

Le

Le Soleil par deux fois a, d'un Tropique à l'autre,
Eclairé dans sa marche & ce Monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours:
Mon cœur dès ce moment partagea vos misères,
Tous vos Concitoyens sont devenus mes freres;
Et je mourrois heureux si je pouvois trouver
Ce Héros inconnu qui m'a pu conserver.

Z A M O R E,

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui; n'en doutons point, c'est Alvarès lui-même.
Pourrois-tu parmi nous reconnoître le bras,
A qui le Ciel permit d'empêcher ton trépas?

A L V A R E S,

Que me dit-il? Approche. O Ciel, ô Providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnoissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affoiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si long-tems?
Mon bienfaiteur! mon fils! (*) parle, que dois-je
faire?
Daigne habiter ces lieux & je t'y fers de pere.

La

(*) Il l'embrasse.

La mort a respecté ces jours que je te doi,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

Z A M O R E,

Mon pere, ah! si jamais ta Nation cruelle,
Avoit de tes vertus montré quelqu'étincelle,
Crois-moi, cet Univers aujourd'hui desolé,
Au devant de leur joug sans peine auroit volé!
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la Nature,
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre & tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Monteze a fini la misere,
Si le pere d'Alzire. hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

A L V A R E S,

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre,
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apprens que ton ami plein de gloire & d'années
Coule ici près de moi ses douces destinées.

ZAMORE,

Le verrai-je?

ALVARES,

Oui, crois-moi; puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à vivre comme lui!

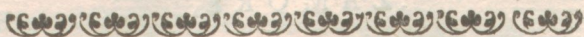
ZAMORE,

Quoi Montezé.... dis-tu?

ALVARES,

Je veux que de sa bouche
Tu sois instruit ici de tout ce qui le touche,
Du sort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon Peuple à tes Concitoyens;
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inouï que le Ciel nous envoie.
Je te quitte un moment, mais c'est pour te servir,
Et pour serrer les nœuds qui vont tous nous unir.

S C E-



S C E N E III.

ZAMORE, AMER'ICAINS.

Z A M O R E ,

DEs Cleux enfin sur moi la bonté se déclare,
 Je trouve un hoïnme juste en ce séjour barbare,
 Alvarès est un Dieu qui, parmi ces pervers,
 Descend pour adoucir les mœurs de l'Univers.
 Il a dit-il un fils: ce fils sera mon frere ;
 Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux pere!
 O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
 Monteze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
 Alzire, chere Alzire, ô toi que j'ai servie,
 Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
 Serois-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
 Cette fidélité, la premiere vertu?
 Un cœur infortuné n'est point sans défiance
 Mais quel autre Vieillard à mes regards s'avance?

S C E .



S C E N E IV.

MONTEZE, ZAMORE, AMÉ-
RICAINS.

ZAMORE,

CHer Monteze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?

Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre;
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici? parle quel est son sort?
Acheve de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÉZE,

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame étoit ouverte;
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos
mains.
Tu vis: puisse le-Ciel te rendre un sort tranquille,
Puisse tous nos malheurs finir dans cet azyle!
Zamore, ah! quel dessein t'a conduit en ces lieux?

Z A-

La foif de me venger, toi, ta fille, & mes Dieux.

Que dis-tu?

Souviens-toi du jour épouvantable

Où ce fer Espagnol, terrible, invulnérable

Renverfa, détruisit jufqu'en leurs fondemens

Ces murs, que du Soleil ont bâti les enfans. (*)

Gusman étoit fon nom. Le deftin qui m'opprime

Ne m'apprit rien de lui que fon nom & fon crime.

Ce nom, mon cher Monteze, à mon cœur fi fatal,

Du pillage & du meurtre étoit l'affreux fignal.

A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille,

Dans un vil efclavage on traîna ta famille :

On démolit ce Temple & ces Autels chéris,

Où nos Dieux m'attendoient pour me nommer ton
fils ;

On me traîna vers lui ; dirai-je à quel fupplice,

A quels maux me livra fa barbare avarice ?

Pour m'arracher ces biens par lui défiés ,

Ido-

(*) Les Péruviens qui avoient leurs Fables comme les Peuples de notre Continent, croyoient que leur premier Inca qui bâtit Cufco, étoit fils du Soleil.

Idoles de son Peuple & que je foule aux pieds?
 Je fus laissé mourant au milieu des tortures,
 Le tems ne peut jamais affoiblir les injures,
 Je viens après trois ans d'assembler des amis
 Dans leur commune haine avec nous affermis :
 Ils sont dans nos Forêts & leur foule héroïque
 Vient périr sous ces murs ou venger l'Amérique.

M O N T E Z E ,

Je te plains; mais hélas ! où vas-tu t'emporter?
 Ne cherche point la mort qui vouloit t'éviter.
 Que peuvent tes amis & leurs armes fragiles,
 Des Habitans des eaux, dépouilles inutiles,
 Ces marbres impuissans en sabrés façonnés,
 Ces Soldats presque nus & mal disciplinés,
 Contres ces fiers Géans, ces Tyrans de la Terre
 De fer étincelans , armés de leur tonnerre ,
 Qui s'élancent sur nous aussi prompts que les vents ,
 Sur des Monstres guerriers pour eux obéissans.
 L'Univers a cédé . . . cédonz mon cher Zamore. !

Z A M O R È ,

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!
 Ah! Monteze crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
 Ce fer, dont nos Tyrans sont armés & couverts,
 Ces rapides Coursiers qui sous eux font la guerre,
 Pouvoient à leur abord, épouvanter la Terre.

G

Je

Je les vois d'un œil fixe & leur ose insulter,
 Pour les vaincre, il suffit de ne rien redouter.
 Leur nouveauté, qui seule a fait ce Monde esclave,
 Subjuge qui la craint, & cède à qui la brave.
 L'or, ce poison brillant qui naît dans nos Climats,
 Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
 Le fer manque à nos mains : les Cieux, pour nous
 avarés,
 Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares;
 Mais pour vanger enfin nos Peuples abatus,
 Le Ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
 Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

M O N T E Z E ,

Le Ciel est contre toi: calme un frivole zèle.
 Les tems sont trop changés.

Z A M O R E ,

Que peux-tu dire, hélas!
 Les tems sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas?
 Si ta fille est fidelle à ses vœux, à sa gloire,
 Si Zamore est présent encor à sa mémoire?
 Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

M O N T E Z E ,

Zamore infortuné!

ZAMORE,

Ne suis-je plus ton fils ?
 Nos Tyrans ont flétri ton ame magnanime ;
 Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

MONTEZE,

Je ne suis point coupable, & tous ces Conquérens,
 Ainsi que tu le crois, ne sont point des Tyrans.
 Il en est que le Ciel guida dans cet Empire,
 * Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire ;
 Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
 Des secrets immortels, & des Arts inconnus,
 La science de l'homme, un grand exemple à suivre ;
 Enfin, l'Art d'être heureux, de penser, & de vivre.

ZAMORE,

Que dis-tu ! quelle horreur ta bouche ose avouer ?
 Alzire est leur esclave ; & tu peux les louer !

MONTEZE,

Elle n'est point esclave.

Z. A.

(*) On voit que Monteze, persuadé comme il l'est, ne fait point une lâcheté en refusant sa fille à Zamore. Il doit trop aimer sa Religion & sa fille, pour la céder à un Idolâtre qui ne pourroit la défendre.

A L Z I R E ,

Z A M O R E ,

Ah! Monteze, ah! mon pere,
 Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colere!
 Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels:
 Oui, tu me l'as promise aux pieds des Immortels;
 Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

M O N T E Z E ,

N'atteste point ces Dieux enfans de l'imposture,
 Ces Fantômes affreux, que je ne connois plus,
 Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abatus.

Z A M O R E ,

Quoi, ta Religion! Quoi, la Loi de nos peres!

M O N T E Z E ,

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimeres;
 Puisse le Dieu des Dieux, dans ce Monde ignoré,
 Manifester son Etre à ton cœur éclairé!
 Puisse-tu mieux connoître, ô! malheureux Zamore,
 Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore!

Z A M O R E ,

Quelles vertus! Cruel! les Tyrans de ces lieux
 T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux!
 Tu les a donc trahis, pour trahir ta promesse?
 Alzire a-t-elle encore imité ta foiblesse?
 Garde toi...

M O N-

MONTEZE,

Va mon cœur ne se reproche rien.
Je dois benir mon fort, & pleurer sur le tien.

ZAMORE,

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Pren pitié des tourmens que ton crime me coûte;
Pren pitié de ce cœur enivré tour à tour
De zèle pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire,
Vien, conduis-moi vers elle, & qu'à ses pieds j'ex-
pire.

Ne me dérobe point le bonheur de la voir,
Crain de porter Zamore au dernier defespoir,
Repren un cœur humain, que ta vertu bannie...



S C E N E V.

MONTEZE, ZAMORE. *Suite.*UN GARDE à *Monteze,*

SEigneur on vous attend pour la cérémonie.

A L Z I R E,
M O N T E Z E,

Je vous suis.

Z A M O R E,

Ah! cruel, je ne te quitte pas.

Quelle est donc cette pompe, où s'adressent tes pas?
Monteze...

M O N T E Z E,

Adieu, crois-moi, fui de ce lieu funeste.

Z A M O R E,

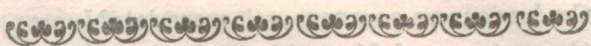
Dût m'accabler ici la colere celeste,
Je te suivrai.

M O N T E Z E,

Pardonne à mes soins paternels.

Aux Gardes,

Gardes empêchez-les de me suivre aux Autels.
Ces Payens, élevés dans des Loix étrangères,
Pourroient de nos Chrétiens profaner les Mistères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix,
Mais Gasman vous l'ordonne & parle par ma voix.



S C E N E VI.

ZAMORE, AMERICAINS.

ZAMORE,

Q U'ai-je entendu, Gusman! O trahison! O rage!
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!

Il serviroit Gusman! l'ai-je bien entendu!

Dans l'Univers entier n'est-il plus de vertu!

Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable?

Aura-t-elle succé ce poison détestable

Apporté parmi nous par ces Persécuteurs,

Qui pour suivent nos jours & corrompent nos mœurs?

Gusman est donc ici? que résoudre & que faire?

UN AMERICAIN,

J'ose ici te donner un conseil salutaire.

Celui qui t'a sauvé, ce Vieillard vertueux,

Bien-tôt avec son fils va paroître à tes yeux.

Aux portes de la Ville obtien qu'on nous conduise.

Sortons, allons tenter notre illustre entreprise:

Allons tout préparer contre nos Ennemis,

Et sur-tout n'épargnons qu'Alvarès & son Fils.

J'ai vu de ces ramparts l'étrangère structure,

Cet Art nouveau pour nous, vainqueur de la Nature :
 Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevards,
 Ces Tonnerres d'airain grondant sur les ramparts,
 Ces pièges de la guerre, où la mort se présente,
 Tout étonnants qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
 Hélas! nos Citoyens enchaînés en ces lieux,
 Servent à cimenter cet azyle odieux ;
 Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
 Ce Siège de l'orgueil & de la tyrannie.
 Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs Van-
 geurs,

Leurs mains vont se lever sur leurs Perfécuteurs :
 Eux-mêmes ils détruiront cet effroyable ouvrage,
 Instrument de leur honte & de leur esclavage.
 Nos Soldats, nos Amis, dans ces fossés sanglants,
 Vont te faire un chemin sur leurs corps expirants.
 Partons, & revenons, sur ces coupables têtes,
 Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
 Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
 Parut un feu sacré, lancé des mains des Dieux.
 Connoissons, renversons cette horrible puissance,
 Que l'orgueil trop long tems fonda sur l'ignorance.

Z A M O R E,

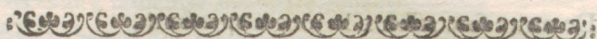
Illustres malheureux! que j'aime à voir vos cœurs
 Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs!
 Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!

Que

Que son sang satisfasse au sang de ma Patrie!
Triste Divinité des mortels offensés,
Vengeance! arme nos mains, qu'il meure, & c'est
affés,
Qu'il meure . . . mais hélas! plus malheureux que
braves,
Nous parlons de punir & nous sommes Esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit.
Alvarès disaroît, Monteze nous trahit,
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'ab-
horre:
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens remplissent ce séjour?
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour!
J'entends l'Airain tonnant de ce Peuple barbare:
Quelle Fête, ou quel crime, est-ce donc qu'il préparé?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir;
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.



A C T E III.



SCENE PREMIERE.

ALZIRE *seule,*

Anes de mon Amant, j'ai donc trahi ma
foi!

C'en est fait, & Gasman regne à jamais
sur moi!

L'Océan, qui s'éleve entre nos Hemispheres,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrieres;
Je suis à lui, l'Autel a donc reçu nos vœux,
Et déjà nos sermens sont écrits dans les Cieux!
O toi! qui me poursuis, Ombre chere & sanglante,
A mes sens desolés, Ombre à jamais présente,
Cher Amant! si mes pleurs, mon trouble, mes re-
mords,
Peuvent percer ta Tombe, & passer chez les Morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un Héros, ce cœur fidèle & tendre;
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,

Par-

Pardonne à cet Hymen où j'ai pu consentir,
 Il falloit m'immoler aux volontés d'un Pere,
 Au bien de mes Sujets, dont je me sens la Mere,
 A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
 Au soin de l'Univers, hélas! où tu n'ès plus.
 Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
 Suivre l'affreux devoir où les Cieux m'ont livrée:
 Souffre un joug imposé par la nécessité;
 Permets ces nœuds cruels, ils m'ont affés coûté.



S C E N E II.

A L Z I R E, E M I R E.

A L Z I R E,

EH bien! veut-on toujours ravir à ma présence,
 Les Habitans des lieux si chers à mon enfance?
 Ne puis-je voir enfin ces Captifs malheureux,
 Et goûter la douceur de pleurer avec eux?

E M I R E,

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie,
 Craignez pour ces Captifs, tremblez pour la Patrie.
 On nous menace, on dit qu'à notre Nation
 Ce jour sera le jour de la destruction.

On

On déploie aujourd'hui l'Etendard de la guerre,
 On allume ces feux enfermés sous la terre;
 On assembloit déjà le sanglant Tribunal,
 Monteze est appellé dans ce Conseil fatal,
 C'est tout ce que j'ai su.

A L Z I R E,

Ciel! qui m'avez trompée,
 De quel étonnement je demeure frappée!
 Quoi! presque entre mes bras, & du pied de l'Autel,
 Gusman contre les miens leve son bras cruel!
 Quoi! J'ai fait le serment du malheur de ma vie!
 Serment, qui pour jamais m'avez assujettie!
 Hymen, cruel Hymen! sous quel Astre odieux,
 Mon pere a-t-il formé tes redoutables nœuds!



S C E N E III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE,

MAdame, un des Captifs, qui dans cette jour-
 née
 N'ont du leur liberté qu'à ce grand Hymenée,
 A vos pieds en secret demande à se jetter.

A L

ALZIRE,

Ah! qu'avec assurance il peut se présenter!
 Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie,
 Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la Patrie.
 Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler!

CEPHANE,

Il a quelques secrets, qu'il veut vous révéler.
 C'est ce même Guerrier, dont la main tutelaire
 De Gusman votre Epoux sauva, dit-on, le Pere.

EMIRE,

Il vous cherchoit, Madame, & Monteze en ces lieux
 Par des ordres secrets le cachoit à vos yeux.
 Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
 Sembloit d'un grand dessein profondément frappée.

CEPHANE,

On lisoit sur son front le trouble & les douleurs.
 Il vous nommoit, Madame, & répandoit des pleurs:
 Et l'on connoît assés par ses plaintes secretes,
 Qu'il ignore, & le rang & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE,

Quel éclat, cher Emire, & quel indigne rang!
 Ce Héros malheureux, peut être est de mon sang.
 De ma famille au moins il a vu la puissance;

Qui

Qui fait, si de sa perte il ne fût pas témoin ?
 Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin,
 Sa voix redoublera les tourmens que j'endure,
 Il va percer mon cœur & r'ouvrir ma blessure,
 Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement con-
 fus

S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
 Hélas ! dans ce Palais arrosé de mes larmes,
 Je n'ai pas encor eu de moment sans allarmes.



S C E N E IV.

A L Z I R E, Z A M O R E, E M I R E.

Z A M O R E,

M'Est-elle enfin rendue ? Est-ce elle que je vois ?

A L Z I R E,

Ciel ! tels étoient ses traits, sa démarche, sa voix.

Elle tombe entre les mains de sa confidente,
 Zamore Je succombe ; à peine je respire.

Z A M O R E,

Reconnoi ton Amant.

A L-

ALZIRE,

Zamore aux pieds d'Alzire;

Est-ce une illusion?

ZAMORE,

Non, je revis pour toi.

Je reclame à tes pieds tes fermens & ta foi.

O moitié de moi-même! Idole de mon ame!

Toi, qu'un amour si tendre assûroit à ma flamme,

Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchaînés?

ALZIRE,

O jours! O doux momens d'horreur empoisonnés!

Cher & fatal objet de douleur & de joie,

Ah! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie?

Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE,

Tu gémis & me vois!

ALZIRE,

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE,

Le bruit de mon trépas a du remplir le Monde.

J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,

Depuis que ces Brigands, t'arrachant à mes bras,

M'enle-

M'enleverent mes Dieux, mon Trône & tes appas.
 Sais-tu que ce Gusman, ce Destructeur sauvage,
 Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage ?
 Sais-tu que ton Amant, à ton lit destiné,
 Chere Alzire, aux Bourreaux se vit abandonné ?
 Tu frémis. Tu ressens le courroux qui m'enflamme.
 L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
 Un Dieu sans doute, un Dieu, qui préside à l'amour,
 Dans le sein du trépas me conserva le jour.
 Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide ;
 Tu n'ès point devenue Espagnole & perfide.
 On dit que ce Gusman respire dans ces lieux,
 Je venois t'arracher à ce Monstre odieux.
 Tu m'aimes : vangeons-nous ; livre-moi ma victime

A L Z I R E,

Oui, tu dois te vanger, tu dois punir le crime,
 Frappe.

Z A M O R E,

Que me dis-tu ? Quoi, tes vœux ! Quoi, ta foi !

A L Z I R E,

Frappe, je suis indigne, & du jour, & de toi.

Ah Monteze ! ah, cruel ! mon cœur n'a pu te croire.

A L-

ALZIRE,

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel Epoux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE,

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE,

Eh bien! Voi donc l'abîme où le sort nous engage:
Voi le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE,

Alzire!

ALZIRE,

Ce Gasman.....

ZAMORE,

Grand Dieu!

ALZIRE,

Ton assassin,
Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE,

Lui!

D

AL

A L Z I R E ,

A L Z I R E ,

Mon Pere, Alvarès, ont trompé ma jeunefse.
 Ils ont à cet Hymen entraîné ma foibleffe.
 Ta criminelle Amante, aux Autels des Chrétiens,
 Vient, presque sous tes yeux, de former ces liens.
 J'ai tout quitté, mes Dieux, mon Amant, ma Pa-
 trie:
 Au nom de tous les trois, arrache moi la vie.
 Voilà mon cœur, il vole au devant de tes coups.

Z A M O R E ,

Alzire, est-il bien vrai? Gusman est ton époux!

A L Z I R E ,

Je pourrois t'alléguer pour affoiblir mon crime,
 De mon pere sur moi le pouvoir légitime,
 L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
 Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas:
 Que des Chrétiens vainqueurs Esclave infortunée,
 La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée,
 Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu,
 A détesté tes Dieux qui t'ont mal défendu;
 Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse,
 Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accu-
 se.

Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;

Tran-

Tranche mes jours affreux , qui ne font plus pour
toi.

Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

Z A M O R E ,

Non, si je suis aimé, non, tu n'ès point coupable.
Puis-je encor me flater de regner dans ton cœur?

A L Z I R E ,

Quand Monteze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,
Nos Chrétiens, ma foiblesse, au Temple m'ont con-
duite,

Sûre de ton trépas, à cet Hymen réduite,

Enchaînée à Gusman par des nœuds éternels,

J'adorois ta mémoire au pied de nos Autels.

Nos Peuples, nos Tyrans, tous ont su que je t'ai-
me,

Je l'ai dit à la Terre, au Ciel, à Gusman même,

Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,

Je te le dis encor pour la dernière fois.

Z A M O R E ,

Pour la dernière fois Zamore t'auroit vue!

Tu me serois ravie aussi-tôt que rendue!

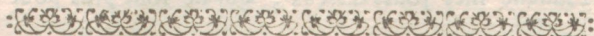
Ah! si l'amour encor te parloit aujourd'hui.....

A L Z I R E ,

O Ciel! c'est Gusman même, & son pere avec lui.

D 2

SCE-



S C E N E V.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, *Suite.*

ALVARES à son Fils,

TU vois mon bienfaicteur, il est auprès d'Alzire.
à Zamore,

O toi! jeune Héros, toi par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joye en cet auguste jour,
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE,

Qu'entens-je? Lui, Gusman! Lui, ton fils, ce barbare!

ALZIRE,

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARES,

Dans quel étonnement. . . .

ZAMORE,

Quoi! le Ciel a permis,
Que ce vertueux pere eût cet indigne fils?

G U S-

G U S M A N à Zamore,

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie ?
Sais-tu bien qui je suis ?

Z A M O R E,

Horreur de ma patrie !

Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connois-tu bien Zamore ? & vois-tu tes forfaits ?

G U S M A N,

Toi !

A L V A R E S,

Zamore !

Z A M O R E,

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, Tyran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire,
Acheve, & de ce fer, *Treſor* de tes Climats,
Prévien mon bras vangeur, & prévien ton trépas.
La main, la même main qui t'a rendu ton pere,

D 3

Dans

Dans ton sang odieux pourroit vanger la Terre: *
 Et j'aurois les Mortels & les Dieux pour amis,
 En révéranç le pere & punissant le fils.

A L V A R E S à *Gusmans*,

De ce discours, ô Ciel, que je me sens confondre!
 Vous sentez-vous coupable, & pouvez-vous répon-
 dre?

G U S M A N,

Répondre à ce Rebelle & daigner m'avilir,
 Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir?
 Son juste châtement, que lui-même il prononce,
 Sans mon respect pour vous, eût été ma réponse.

à *Alzire*,

Madame, votre cœur doit vous instruire assez,
 A quel point en secret ici vous m'offensez;
 Vous, qui, sinon pour moi, du moins pour votre
 gloire,
 Deviez de cet Esclave étouffer la mémoire:

Vous,

* *Pere* doit rimer avec *terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *Puon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même; & ce mot *encore* rime très-bien avec *abborre*, quoiqu'il n'y ait qu'un R. à l'un, & qu'il y ait deux RR. à l'autre. La Poésie est faite pour l'oreille: un usage contraire ne seroit qu'une pédanterie ridicule.

Vous, dont les pleurs encor outragent votre Epoux,
 Vous, que j'aimois assés pour en être jaloux.

A L Z I R E,

à *Gusman*, à *Alvarès*,

Cruel! & vous, Seigneur! mon protecteur son pere,
 à *Zamore*,

Toi! Jadis mon espoir en un tems plus prospere,
 Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
 Et frémissiez tous trois d'horreur & de pitié.

en montrant Zamore,

Voici l'Amant, l'Epoux que me choisit mon pere,
 Avant que je connusse un nouvei Hémisphere,
 Avant que de l'Europe on nous portât des fers,
 Le bruit de son trépas perdit cet Univers.

Je vis tomber l'Empire où régnoient mes Ancêtres,
 Tout changea sur la Terre, & je connus des Maî-
 tres.

Mon pere infortuné, plein d'ennuis & de jours,
 Au Dieu que vous servez eut à la fin recours:
 C'est ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'at-
 teste,

Ses Autels sont témoins de mon Hymen funeste.
 C'est aux pieds de ce Dieu, qu'un horrible serment
 Me donne au Meurtrier qui m'ôta mon Amant.
 Je connois mal peut-être une loi si nouvelle;

Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
 Zamore, tu m'ès cher; je t'aime, je le doi:
 Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
 Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,
 Je ne suis point à toi, cruel! après ton crime.
 Qui des deux osera se vanger aujourd'hui?
 Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
 Toujours infortunée, & toujours criminelle,
 Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,
 Qui me délivrera, par un trépas heureux,
 De la nécessité de vous trahir tous deux?
 Gusman, du sang des miens, ta main déjà rougie,
 Frémira moins qu'un autre à m'arracher la vie.
 De l'Hymen, de l'Amour, il faut vanger les droits.
 Punis une coupable, & fais juste une fois.

G U S M A N,

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence,
 Que ma bonté trahie oppose à votre offense;
 Mais vous le demandez, & je vais vous punir;
 Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
 Hola, Soldats.

A L Z I R E,

Cruel!

A L-

ALVARES,

Mon fils, qu'allez-vous faire?
 Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
 Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois!
 L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
 Ah mes fils! de ce nom ressentez la tendresse,
 D'un Pere infortuné regardez la vieillese,
 Et du moins...



S C E N E VI.

ALVARES, GUSMAN, ALZIRE,
 DOM ALONZE, *Officier Espagnol.*

ALONZE,

PAroissez, Seigneur, & commandez,
 D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés:
 Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
 Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
 Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs,
 A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
 Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent,
 De leurs cris redoublés les échos retentissent,

D 5

En

En bataillons ferrés ils mesurent leurs pas,
 Dans un ordre nouveau qu'ils ne connoissoient pas;
 Et ce Peuple autrefois, vil fardeau de la Terre,
 Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

G U S M A N,

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
 Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
 Héros de la Castille, Enfans de la Victoire,
 Ce Monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
 Eux pour porter vos fers, vous craindre, & vous servir.

Z A M O R E,

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir!

G U S M A N,

Qu'on l'entraîne.

Z A M O R E,

Ofes-tu? Tyran de l'innocence,
 Ofes-tu me punir d'une juste défense?

Aux Espagnols qui l'entourent,

Etes-vous donc des Dieux qu'on ne puisse attaquer?
 Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer?

G U S.

G U S M A N ,

Obéissez,

A L Z I R E ,

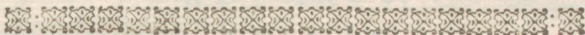
Seigneur !

A L V A R E S ,

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton Pere.

G U S M A N ,

Seigneur, je songe à vaincre, & je l'appris de vous;
J'y vole, adieu.



S C E N E VII.

A L V A R E S , A L Z I R E .

A L Z I R E *se jettant à genoux,*

SEigneur, j'embrasse vos genoux,
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vangez, Seigneur, vangez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé:
Mais à mes premiers nœuds mon ame étoit unie;

Un

Un cœur peut-il deux fois se donner en sa vie?
 Zamore étoit à moi, Zamore eut mon amour :
 Zamore est vertueux, vous lui devez le jour.
 Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

A L V A R E S,

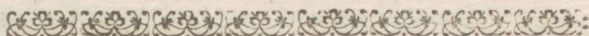
Je conserve pour toi ma bonté paternelle,
 Je plains Zamore & toi, je serai ton apui ;
 Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
 Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
 Non, tu n'ès plus à toi : sois mon sang, sois ma fille.
 Gusman fut inhumain, je le fai, j'en frémis ;
 Mais il est ton Epoux, il t'aime, il est mon fils,
 Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

A L Z I R E,

Hélas, que n'êtes-vous le pere de Zamore !



A C T E IV.



SCENE PREMIERE.

ALVARES, GUSMAN.

ALVARES,



Eritez donc, mon fils, un si grand avan-
tage.

Vous avez triomphé du nombre & du cou-
rage,

Et de tous les vengeurs de ce triste Univers
Une moitié n'est plus, & l'autre est dans vos fers.
Ah! n'ensanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire;
Je vais sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misere, & veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un pere vous implore;
Soyez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs?

Et

Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

G U S M A N ,

Ah! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie,
 Mais laissez un champ libre à ma juste furie :
 Ménagez le courroux de mon cœur opprimé ;
 Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

A L V A R E S ,

Il en est plus à plaindre.

G U S M A N ,

A plaindre ? lui mon pere !
 Ah! qu'on me plaigne ainsi ; la mort me fera chere.

A L V A R E S ,

Quoi, vous joignez encor à cet ardent courroux,
 La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux ?

G U S M A N ,

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie ?
 Quoi ce juste transport dont mon ame est saisie ,
 Ce triste sentiment plein de honte & d'horreur,
 Si légitime en moi, trouve en vous un censeur !
 Vous voyez sans pitié ma douleur éffrenée !

A L-

ALVARES,

Mêlez moins d'amertume à votre destinée;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces Climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse,
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

G U S M A N.

Moi que je flatte encor l'orgueil de sa beauté !
Que sous un front serain déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage !
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une Esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARES,

Ne vous repentez point d'un amour légitime ;
Mais sachez le régler, tout excès mene au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un second entretien.

GUS-

A L Z I R E,
G U S M A N.

Eh que pourroit un fils refuser à son pere?
Je veux bien pour un tems suspendre ma colere,
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

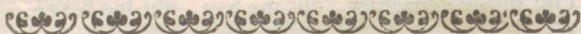
A L V A R E S,

Je ne veux que du tems.

Il sort.

G U S M A N *seul,*

Quoi n'être point vengé!
Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le deslin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on auroit honorés...
Que vois-je! Alzire! ô Ciel...



S C E N E II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

A L Z I R E,

C'Est moi, c'est ton Epouse,
C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a du révérer,

Qui

Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer,
 Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit foiblesse,
 Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendresse:
 Et ma sincérité, trop funeste vertu,
 Si mon Amant périt, est ce qui l'a perdu.
 Jè vais plus t'étonner, ton épouse a l'audace,
 De s'adresser à toi pour demander sa grace.
 J'ai cru que Dom Gusman, tout fier, tout rigou-
 reux,

Tout terrible qu'il est, doit être généreux.
 J'ai pensé qu'un Guerrier, jaloux de sa puissance,
 Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:
 Une telle vertu séduiroit plus nos cœurs,
 Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs:
 Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
 Par un effort si beau, tu vas changer la mienne,
 Tu t'assûres ma foi, mon respect, mon retour,
 Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'a-
 mour.)

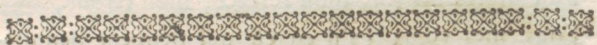
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
 Peut être une Espagnole, eût promis davantage.
 Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pteurs;
 Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
 Ce cœur simple & formé des mains de la Nature,
 En voulant t'adoucir redouble ton injure;
 Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais,
 Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

E

GUS

A L Z I R E,
G U S M A N,

Eh bien ! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connoissés les, Madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs, il faut s'y conformer.
Sachez que le premier, est d'étouffer l'idée,
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée.
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais,
D'en rongir la premiere, & d'attendre en silence,
Ce que doit d'un Barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre Epoux qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
Plus que vous ne pensez, je porte un cœur sensible,
Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.



S C E N E III.
A L Z I R E, E M I R E.
E M I R E,

VOus voyez qu'il vous aime, on pourroit l'attendrir.

A L

ALZIRE,

S'il m'aime, il est jaloux : Zamore va périr :
 J'assassinois Zamore en demandant sa vie.
 Ah ! Je l'avois prévu. M'auras-tu mieux servie ?
 Pourras-tu le sauver ? Vivra-t-il loin de moi ?
 Du Soldat qui le garde as-tu tenté la foi ?

EMIRE,

L'or qui les séduit tous, vient d'éblouir sa vue.
 Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

ALZIRE,

Ainsi graces aux Cieux, ces métaux détestés,
 Ne servent pas toujours à nos calamités.
 Ah ! ne perds point de tems : tu balances encore !

EMIRE,

Mais auroit-on juré la perte de Zamore ?
 Alvarès auroit-il assez peu de crédit,
 Et le Conseil enfin . . .

ALZIRE,

Je crains tout, il suffit.
 Tu vois de ces Tyrans la fierté tyrannique.
 Ils pensent que pour eux le Ciel fit l'Amérique,
 Qu'ils en sont nés les Rois ; & Zamore à leurs yeux,
 Tout Souverain qu'il fût n'est qu'un séditeux.

Conseil de Meurtriers! Gusman ! Peuple barbare!
 Je prévienndrai les coups que votre main prépare.
 Ce Soldat ne vient point, qu'il tarde à m'obéir!

E M I R E,

Madame, avec Zamore il va bien-tôt venir;
 Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
 Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
 Fatigués de carnage & de sang enivrés,
 Les Tyrans de la Terre au sommeil sont livrés.

A L Z I R E,

Allons, que ce Soldat nous conduise à la porte,
 Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

E M I R E,

Il vous prévient déjà; Cephane le conduit.
 Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
 Votre gloire est perdue, & cette honte extrême...

A L Z I R E,

Va, la honte seroit de trahir ce que j'aime.
 Cet honneur étranger parmi nous inconnu,
 N'est qu'un Fantôme vain qu'on prend pour la Vertu.
 C'est l'amour de la gloire & non de la justice,
 La crainte du reproche & non celle du Vice.
 Je fus instruite, Emire, en ce grossier Climat,

A suivre la Vertu sans en chercher l'éclat.
 L'honneur est dans mon cœur, & c'est lui qui m'ordonne,
 De sauver un Héros que le Ciel abandonne.



S C E N E IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

A L Z I R E,

Tout est perdu pour toi, tes Tyrans sont vainqueurs,

Ton supplice est tout prêt, si tu ne fuis, tu meurs.

Pars, ne perds point de tems, prends ce Soldat pour guide.

Trompons des Meurtriers, l'espérance homicide,

Tu vois mon desespoir, & mon saisissement :

C'est à toi d'épargner la mort à mon Amant,

Un crime à mon Epoux, & des larmes au Monde.

L'Amérique t'appelle, & la nuit te seconde ;

Prends pitié de ton sort, & laisse-moi le mien.

Z A M O R E,

Esclave d'un Barbare, Epouse d'un Chrétien,

Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !

Eh bien j'obéirai : mais oses-tu me suivre ?

E 3

Sans

Sans Trône, sans secours, au comble du malheur,
 Je n'ai plus à t'offrir qu'un Désert & mon cœur.
 Autrefois à tes pieds, j'ai mis un Diadème.

A L Z I R E,

Ah! Qu'étoit-il sans toi? Qu'ai-je aimé que toi-même?

Et qu'est ce auprès de toi que ce vil Univers?
 Mon ame va te suivre au fond de tes deserts.
 Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
 Languir dans les regrets, secher dans l'amertume:
 Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi:
 D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.
 Pars, emporte avec toi, mon bonheur & ma vie,
 Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
 J'ai mon Amant ensemble, & ma gloire à sauver;
 Tous deux me sont sacrés, je les veux conserver.

Z A M O R E,

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
 Quel Fantôme d'Europe a fasciné ta vue?
 Quoi! ces affreux sermens qu'on vient de te dicter,
 Quoi! Ce Temple Chrétien que tu dois détester,
 Ce Dieu, ce Destructeur des Dieux de mes Ancêtres,
 T'arrachent à Zamore, & te donnent des Maîtres!

A L-

A L Z I R E

J'ai promis, il suffit, que t'importe à quel Dieu!

Z A M O R E,

Ta promesse est ton crime, elle est ma perte, adieu.
Périssent tes sermens, & le Dieu que j'abhorre!

A L Z I R E,

Arrête. Quels adieux! Arrête, cher Zamore!

Z A M O R E,

Gusman est ton époux!

A L Z I R E,

Plains moi sans m'outrager.

Z A M O R E,

Songe à nos premiers nœuds.

A L Z I R E.

Je songe à ton danger.

Z A M O R E,

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

A L Z I R E,

Non, je t'aime à jamais, & c'est un nouveau crime.

Laisse-moi mourir seule , ôte-toi de ces lieux,
 Quel desespoir horrible étincelle en tes yeux?
 Zamore....

Z A M O R E ,

C'en est fait.

A L Z I R E ,

Où vas-tu?

Z A M O R E ,

Mon courage,

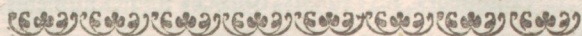
De cette liberté, va faire un digne usage.

A L Z I R E ,

Tu n'en faurois douter , je périrai si tu meurs.

Z A M O R E ,

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
 Laisse-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems presse.
 Soldat, guide mes pas.



S C E N E V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE,

JE succombe, il me laisse:
 Il part, que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!
 Gusman! Quoi c'est donc lui que j'ai quitté pour toi!
 Emire, suis ses pas, vole, & reviens m'instruire,
 S'il est en sûreté, s'il faut que je respire.
 Va voir si ce soldat nous fert, ou nous trahit,

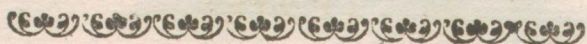
Emire sort.

Un noir préssentiment m'afflige & me saisit,
 Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
 O toi! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible,
 Je connois peu tes loix. Ta main du haut des Cieux,
 Perce à peine un nuage épais sur mes yeux:
 Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
 Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
 Grand Dieu, conduis Zamore, au milieu des deserts,
 Ne serois-tu le Dieu que d'un autre Univers?
 Les seuls Européans sont-ils nés pour te plaire?
 Es-tu Tyran d'un Monde, & de l'autre le Pere!

Les vainqueurs, les vaincus, tous ces foibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.

Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!
J'entends nommer Zamore. O Ciel ! on m'a trompée.

Le bruit redouble, on vient, ah ! Zamore est perdu.



S C E N E VI.

A L Z I R E, E M I R E.

A L Z I R E,

CHere Emire, est-ce toi ? qu'a-t-on fait, qu'as-tu vu ?

Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

E M I R E,

Ah ! n'espérez plus rien, sa perte est infaillible,
Des armes du Soldat qui conduisoit ses pas
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne : à l'instant, le Soldat prend la fuite,
Votre Amant au Palais, court, & se précipite ;
Je le suis en tremblant parmi nos ennemis,
Parmi ces Meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts, & du silence,
Au Palais de Gusman, je le vois qui s'avance :

Je

Je l'appellois en vain de la voix & des yeux,
 Il m'échappe, & soudain j'entends des cris affreux,
 J'entends dire, qu'il meure: on court, on vole aux
 armes.

Retirez vous, Madame, & fuyez tant d'allarmes:
 Rentrez.

A L Z I R E,

Ah! chere Emire, allons le secourir.

E M I R E,

Que pouvez-vous Madame, ô Ciel!

A L Z I R E,

Je peux mourir.



S C E N E VII.

ALZIRE, EMIRE, DON ALON-
 ZE, GARDES.

D O N A L O N Z E,

A Mes ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

A L Z I R E,

Que me dis-tu Barbare? & que viens-tu m'apprendre?

Qu'est

Qu'est devenu Zamore?

D O N A L O N Z E ,

En ce moment affreux

Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux,
Daignez me suivre.

A L Z I R E ,

O fort! Ô vengeance trop forte!

Cruels, quoi, ce n'est point la mort que l'on m'apporte?

Quoi Zamore n'est plus! & je n'ai que des fers!

Tu gémis, & tes yeux de larmes sont couverts!

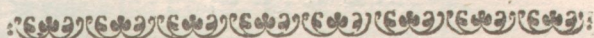
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?

Viens, si la mort m'attend, viens j'obéis sans peine.





A C T E V.



SCENE PREMIERE.

ALZIRE, GARDES.

ALZIRE,

PRéparez-vous pour moi vos supplices cruels,
 Tyrans, qui vous nommés les Juges des mortels?
 Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
 De mes destins affreux floter l'incertitude?
 On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas
 Si l'on a résolu ma vie, ou mon trépas.
 Ma voix nomme Zamore, & mes Gardes pâlisent.
 Tout s'émeut à ce nom, ces Monstres en frémissent.

S C E



S C E N E II.

MONTEZE, ALZIRE.

A L Z I R E,

AH mon Pere!

M O N T E Z E,

Ma Fille où nous as-tu réduits!

Voilà de ton amour les exécrables fruits.

Helas! nous demandions la grace de Zamore;

Alvarès avec moi daignoit parler encore;

Un Soldat à l'instant se présente à nos yeux,

C'étoit Zamore même, égaré, furieux.

Par ce déguisement la vue étoit trompée,

A peine entre ses mains j'apperçois une épée:

Entrer, voler vers nous, s'élançer sur Gusman,

L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.

Le sang de ton Epoux rejaillit sur ton Pere: *

Zamore au même instant dépouillant sa colere

Tombe aux pieds d'Alvarès, & tranquille, & soumis,

Lui

* Quelques personnes ont trouvé fort étrange que Zamore ne proposât pas un duel à Gusman.

Lui présentant ce fer, teint du sang de son fils.
 J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure :
 Fais ton devoir, dit-il, & vange la Nature.
 Alors il se prosterne attendant le trépas.
 Le Pere tout sanglant se jette entre mes bras ;
 Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
 On vole à ton Epoux, on rappelle sa vie,
 On arrête son sang, on presse les secours
 De cet art inventé pour conserver nos jours.
 Tout le Peuple à grands cris demande ton supplice,
 Du meurtre de son Maître il te croit la complice...

A L Z I R E,

Vous pourriez !

M O N T E Z E,

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas.
 Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats,
 Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime,
 Tes yeux s'étoient fermés sur le bord de l'abîme.
 Je le souhaite ainsi, je le croi, cependant
 Ton Epoux va mourir des coups de ton Amant.
 On va te condamner, tu vas perdre la vie
 Dans l'horreur du supplice, & dans l'ignominie,
 Et je retourne enfin par un dernier effort,
 Demander au Conseil & ta grace & ma mort.

A L-

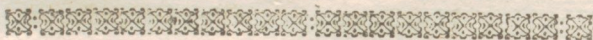
A L Z I R E,

Ma grace! à mes Tyrans! les prier! vous, mon Pere!
 Osez vivre, & m'aimer; c'est ma seule priere.
 Je plains Gufman, fon fort a trop de cruauté,
 Et je le plains fur-tout de l'avoir mérité.
 Pour Zamore il n'a fait que vanger fon outrage.
 Je ne peux excufer ni blâmer fon courage.
 J'ai voulu le sauver, je ne m'en défens pas,
 Il mourra. . . Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

M O N T E Z E,

O Ciel! inspire-moi, j'implore ta clémence,

Il sort.



S C E N E. III.

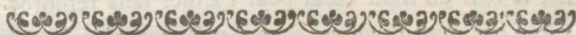
A L Z I R E *seule,*

O Ciel! anéantis ma fatale existence.
 Quoi ce Dieu que je fers me laisse sans secours!
 Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours.
 Ah j'ai quitté des Dieux dont la bonté facile
 Me permettoit la mort, la mort mon seul asyle.

* Eh

* Eh quel crime est-ce donc devant ce Dieu jaloux
 De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
 Ce Peuple de Vainqueurs armé de son tonnerre,
 A-t-il le droit affreux de dépeupler la Terre ?
 D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
 Et moi je ne pourrai disposer de mon sang ;
 Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
 Ce que sur l'Univers, il permet à sa rage ;
 Zamore va mourir dans des tourmens affreux,
 Barbares !

* Cette plainte & ce doute sont dans la bouche d'une nouvelle Chrétienne.



S C E N E IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE,
 GARDES.

ZAMORE,

Cest ici qu'il faut périr tous deux.
 Sous l'horrible appareil de la fausse justice,
 Un Tribunal de sang te condamne au supplice.
 Gusman respire encor ; mon bras désespéré
 N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.

F

11

Il vit pour achever le malheur de Zamore,
 Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
 Nous périrons ensemble à ses yeux expirans,
 Il va goûter encor le plaisir des Tyrans.
 Alvarès doit ici prononcer de sa bouche
 L'abominable Arrêt de ce Conseil farouche.
 C'est moi qui t'ai perdue, & tu péris pour moi.

A L Z I R E,

Va, je ne me plains plus, je mourrai près de toi.
 Tu m'aimes, c'est assés, benis ma destinée,
 Benis le coup affreux qui rompt mon hymenée;
 Songe que ce moment où je vais chez les morts
 Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.
 Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
 Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
 L'appareil de la mort élevé pour nous deux,
 Est l'Autel où mon cœur te rend ses premiers feux :
 C'est-là que j'expierai le crime involontaire
 De l'infidélité que j'avois pu te faire.

Ma plus grande amertume en ce funeste sort,
 C'est d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

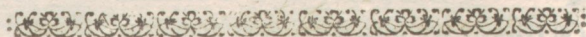
Z A M O R E,

Ah! le voici, les pleurs inondent son visage.

A L.

ALZIRE,

Qui de nous trois, ô Ciel, a reçu plus d'outrage,
Et que d'infortunés le sort assemble ici!



SCÈNE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARÈS,
GARDES.

ZAMORE,

J'Attends la mort de toi, le Ciel le veut ainsi,
Tu dois me prononcer l'Arrêt qu'on vient de rendre,

Parle sans te troubler comme je vais t'entendre ;
Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
L'Assassin de ton fils, & l'Ami d'Alvarès.

Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?

Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur,
Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
Tu veux donc renoncer à ce grand nom de Juste!
Dans le sang innocent ta main va se baigner!

A L Z I R E,

Vange-toi, vange un Fils, mais fans me soupçonner,
 Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
 Que loin de le trahir je l'aurois su défendre.
 J'ai respecté ton fils, & ce cœur gémissant,
 Lui conserva sa foi même en le haïssant.
 Que je sois de ton Peuple applaudie ou blâmée,
 Ta seule opinion fera ma renommée;
 Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
 Je dédaigne le reste & ne demande rien.
 Zamore va mourir, il faut bien que je meure,
 C'est tout ce que j'attends, & c'est toi que je pleure.

A L V A R E S,

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse & d'hor-
 reur!
 L'Assassin de mon fils est mon Libérateur.
 Zamore! . . . oui, je te dois des jours que je déteste,
 Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
 Je suis Pere, mais homme; & malgré ta fureur,
 Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
 Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
 La voix de tes bienfaits est encor entendue.
 Et toi qui fus ma Fille, & que dans nos malheurs,
 J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
 Va,

Va, ton pere est bien loin de joindre à ses souffrances

Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.

Il faut perdre à la fois par des coups inouis,

Et mon Libérateur, & ma Fille & mon Fils.

Le Conseil vous condamne, il a dans sa colere

Du fer de la vengeance armé la main d'un pere.

Je n'ai point refusé ce ministère affreux...

Et je viens le remplir pour vous sauver tous deux.

Zamore, tu peux tout.

ZAMORE,

Je peux sauver Alzire?

Ah! parle, que faut-il?

ALVARES,

Croire un Dieu qui m'inspire,

Tu peux changer d'un mot & son sort & le tien;

Ici la Loi pardonne à qui se rend Chrétien.

Cette Loi que naguère un saint zèle a dictée

Du Ciel en ta faveur y semble être apportée.

Le Dieu qui nous apprend lui-même à pardonner,

De son ombre à nos yeux fera t'environner:

Tu vas des Espagnols arrêter la colere,

Ton sang sacré pour eux est le sang de leur frere:

Les traits de la vengeance en leurs mains suspendus

Sur Alzire & sur toi ne se tourneront plus;
 Je réponds de sa vie ainsi que de la tienne,
 Zamore, c'est de toi, qu'il faut que je l'obtienne,
 Ne sois point inflexible à cette foible voix,
 Je te devrai la vie une seconde fois.
 Cruel, pour me payer du sang dont tu me privés,
 Un Pere infortuné demande que tu vives.
 Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
 De ses jours, & des tiens, & du sang de mon fils.

Z A M O R E à *Alzire*,

Alzire jusques là chéririons-nous la vie?
 La racheterions-nous par mon ignominie?
 Quitterai-je mes Dieux pour le Dieu de Gusman?
 Et toi plus que ton fils feras-tu mon Tyran?
 Tu veux qu'Alzire meure ou que je vive en traître,
 Ah! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
 Si j'avois mis ta vie à cet indigne prix,
 Parle, aurois-tu quitté les Dieux de ton pays?

A L V A R E S,

J'aurois fait ce qu'ici tu me vois faire encore,
 J'aurois prié ce Dieu, seul Etre que j'adore,
 De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
 Tout aveuglé qu'il est, digne d'être Chrétien.

Z A-

ZAMORE,

Dieux ! quel genre inouï de trouble & de supplice,
Entre quels attentats faut-il que je choisisse !

à *Alzire*,

Il s'agit de tes jours, il s'agit de mes Dieux.
Toi, qui m'oses aimer oses juger entre eux,
Je m'en remets à toi, mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE,

Ecoute. Tu fais trop qu'un Pere infortuné
Disposa de ce cœur que je t'avois donné,
Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser si tu veux l'erreur ou la foiblesse ;
Mais des Loix des Chrétiens mon esprit enchanté
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la Vérité ;
Et ma bouche abjurant les Dieux de ma patrie
Par mon ame en secret ne fut point démentie ;
Mais renoncer aux Dieux que l'on croit dans son
cœur,
C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur,
C'est trahir à la fois sous un masque hypocrite
Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte,
C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi.
Mourons ; mais en mourant sois digne encor de moi,

F 4

Et

A L Z I R E,

Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle ;
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle,

Z A M O R E,

J'ai prévu ta réponse, il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi que se deshonor.

A L V A R E S,

Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous étoit offerte ;
Ecoutez, le tems presse & ces lugubres cris...



S C E N E VI.

ALVARES, ZAMORE, ALZIRE,
ALONZE, AMERICAINS,
ESPAGNOLS.

A L O N Z E,

ON amene à vos yeux votre malheureux Fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du Peuple qui l'aimoit, une troupe en furie,
S'empressant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son Eponse, & de son Meurtrier.

S C E.



S C E N E VII.

ALVARES, GUSMAN, ZAMORE,
ALZIRE, MONTEZE, AME-
RICAINS, SOLDATS.

ZAMORE,

CRuels, sauvez Alzire, & pressez mon supplice !

ALZIRE,

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARES,

Mon Fils mourant, mon Fils, ô comble de dou-
leur !

ZAMORE à *Gusman*,

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur ?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore,
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN à *Zamore*,

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner :
Je dois un autre exemple & je viens le donner.

à *Alvarès*,

Le Ciel qui veut ma mort & qui l'a suspendue,
 Mon Pere, en ce moment m'amene à votre vue.
 Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
 S'arrête devant vous; .. mais pour vous imiter.
 Je meurs, le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire;
 Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
 J'ai fait jusqu'au moment qui me plonge au cercueil,
 Gémir l'Humanité du poids de mon orgueil.
 Le Ciel vange la Terre, il est juste; & ma vie
 Ne peut payer le sang, dont ma main s'est rougie.
 Le bonheur m'aveugla, la mort m'a détrompé:
 Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
 J'étois Maître en ces lieux; seul j'y commande enco-
 re.
 Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
 Vis, superbe ennemi, sois libre, & te souvien,
 Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrétien.

à *Monteze qui se jette à ses pieds*,

Monteze, Américains, qui futes mes victimes,
 Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
 Instruisez l'Amérique, apprenez à ses Rois
 Que les Chrétiens sont nés pour leur donner des Loix.

à *Za-*

à Zamore.

Des Dieux que nous servons, connois la différence ;
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance,

Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre, & de te pardonner.

ALVARES,

Ah mon Fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE,

Quel changement, grand Dieu, quel étonnant langage!

ZAMORE,

Quoi, tu veux me former moi-même au repentir!

GUSMAN,

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.

Alzire n'a vécu que trop infortunée,

Et par mes cruautés, & par mon Hyménée.

Que ma mourante main la remette en tes bras.

Vivez sans me haïr, gouvernez vos Etats :

Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,

De mon nom, s'il se peut, benissez la mémoire.

à Al-

à Alvarès.

Daignez servir de Pere à ces Epoux heureux :
Que du Ciel par vos soins le jour luise sur eux !
Aux clartés des Chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre Fils, & répare ma perte.

Z A M O R E,

Je demeure immobile, égaré, confondu,
Quoi donc les vrais Chrétiens auroient tant de ver-
tu !

Ah ! la Loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la Loi d'un Dieu mê-
me.

J'ai connu l'amitié, la constance, la foi :
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi,
Tant de vertu m'accable & son charme m'attire,
Honteux d'être vangé, je t'aime & je t'admire.

*Il se jette à ses pieds. **

A L Z I R E,

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux,
Alzire en ce moment voudroit mourir pour vous,
Entre

* Ceux qui ont prétendu que c'est ici une conversion miraculeuse se sont trompés. Zamore est changé en ce qu'il s'attendrait pour son ennemi. Il commence à respecter le Christianisme : une conversion subite seroit ridicule en de telles circonstances.

Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
 Succombe au repentir dont elle est devorée.
 Je me sens trop coupable, & mes tristes erreurs....

G U S M A N,

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
 Pour la dernière fois approchez-vous, mon Pere,
 Vivez long-tems heureux, qu'Alzire vous soit chere;
 Zamore, fois Chrétien, je suis content, je meurs!

A L V A R E S à *Monteze*,

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
 Mon cœur desespéré se soumet, s'abandonne
 Aux volontés d'un Dieu, qui frappe, & qui pardonne.

F I N.

C O R-

CORRECTIONS.

Pag. 13. Vers. 6.

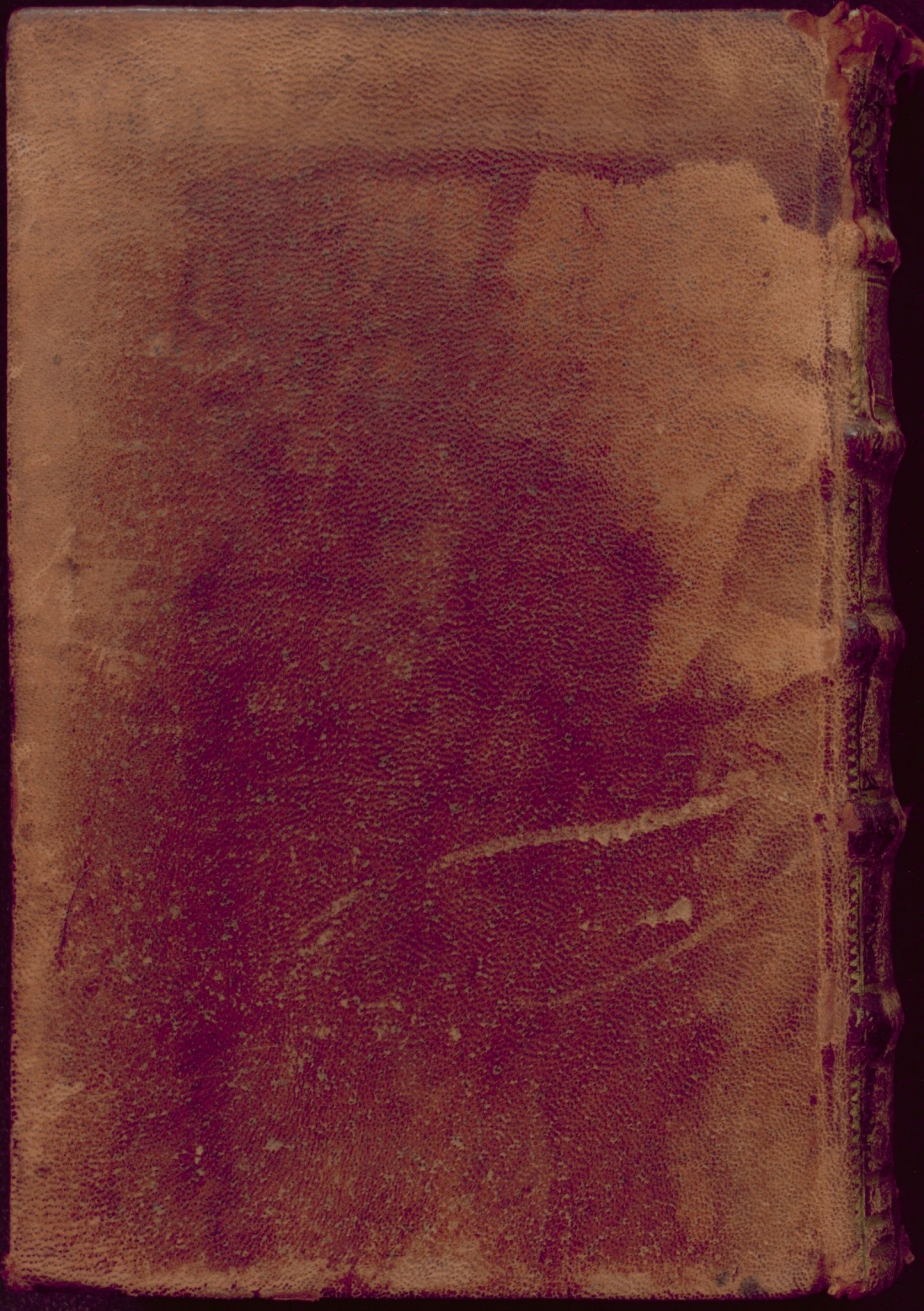
Ainsi que le Potosé, *lisez*, le Pérou, le Potosé.

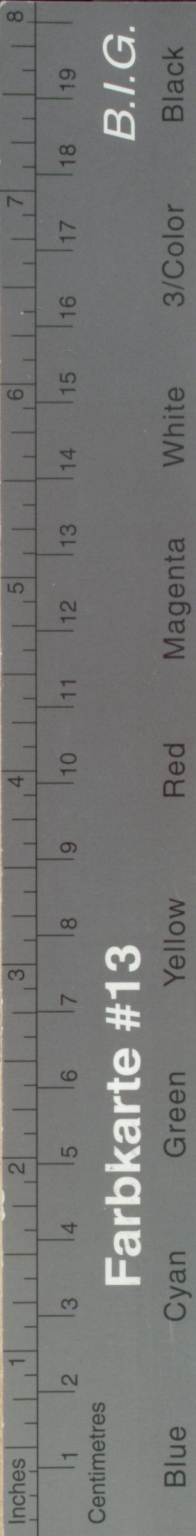
Pag. 67. Vers 14. Tu vois de ces Tyrans la fierté tyrannique.

Lij. Tu vois de ces Vainqueurs &c.

Ce sont là des Corrections de l'Auteur qu'on a reçues trop tard pour les inférer à leur place, comme nous avons fait d'un grand nombre d'autres que MR. DE VOLTAIRE avoit déjà eu la bonté de nous envoyer & qui ne se trouvent point dans l'Édition de Paris, non plus que dans celles que l'on a contrefaites à Bruxelles & à Strasbourg qu'il a défavouées dans les Nouvelles publiques.

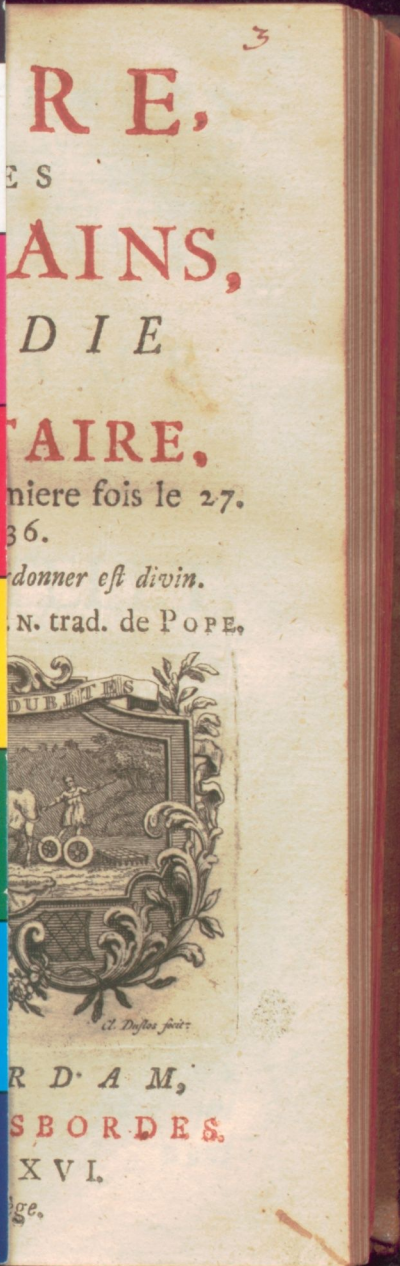






Farbkarte #13

B.I.G.



RE,

ES

AINS,

DIE

TAIRE,

niere fois le 27.
36.

donner est divin.

N. trad. de POPE,



R D A M,

SBORDES.

XVI.

ge.

3

